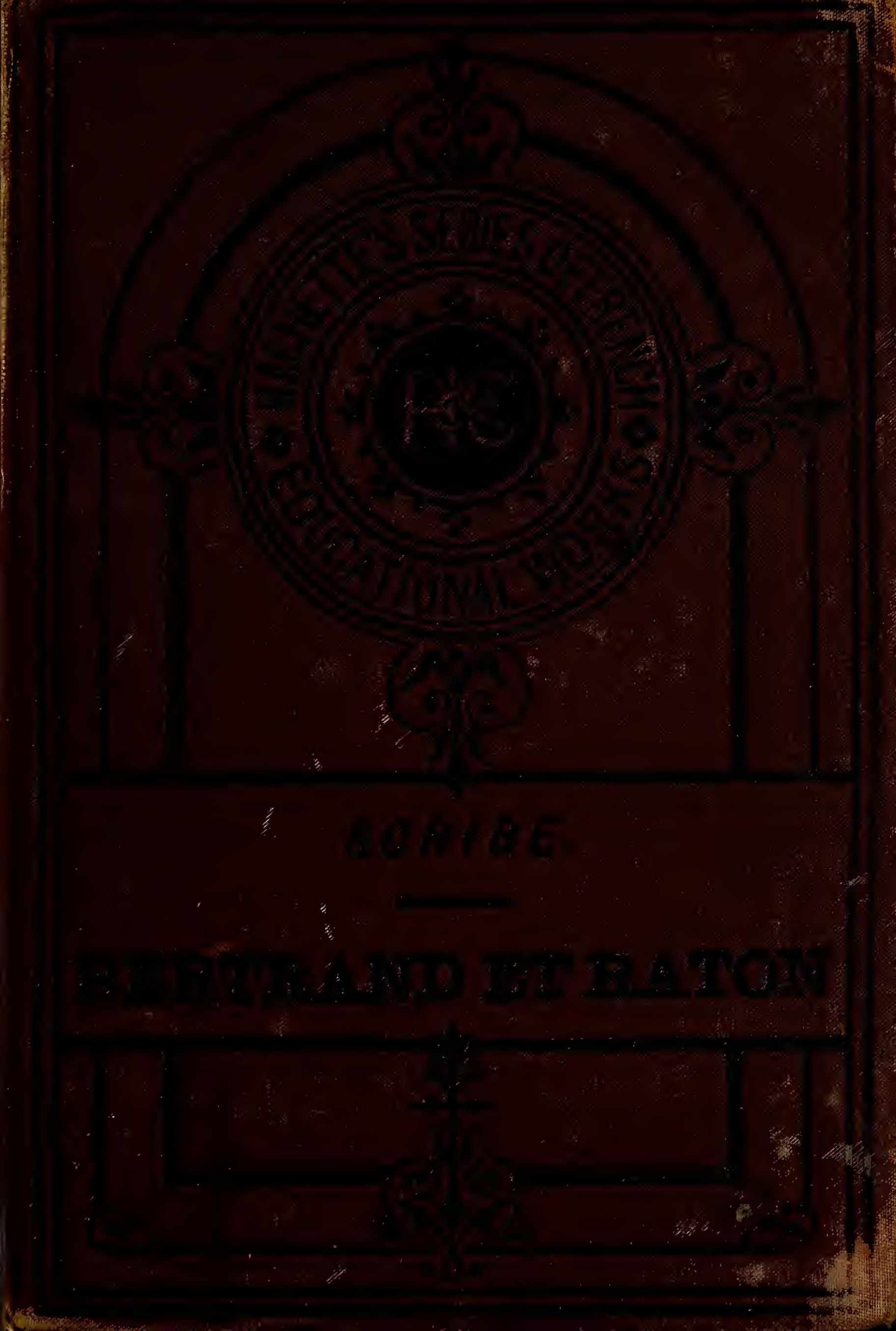
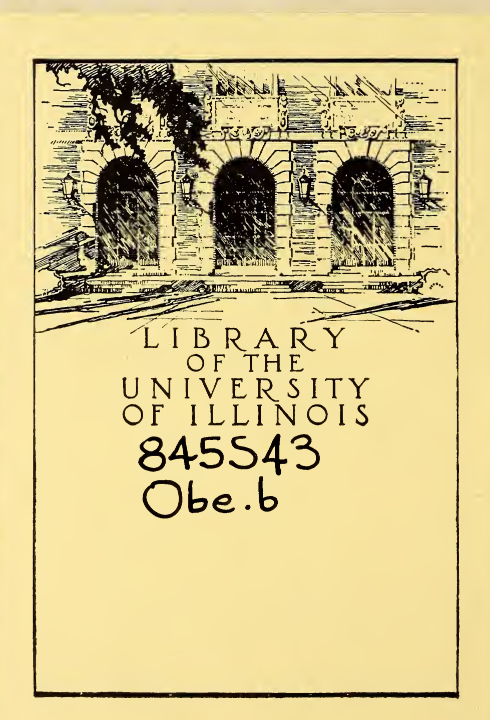

SCRIBE.
BERTRAND ET RATON

Macy

116

M. L. Macy
England
1888



Gordon Plews
Nov. 20th 1875

Ripponden College.
Nr. Halifax.

BERTRAND ET RATON,

OU

L'ART DE CONSPIRER.

IN PREPARATION.

Scribe ... ... LE VERRE D'EAU.

Hugo ... ... HERNANI.

BERTRAND ET RATON,

OU

L'ART DE CONSPIRER.

COMÉDIE

PAR

EUGÈNE SCRIBE.

EDITED WITH GRAMMATICAL, PHILOLOGICAL, AND EXPLANATORY NOTES,

BY

JULES BUÉ.

HONORARY M.A. OF OXFORD,

TAYLORIAN TEACHER OF FRENCH, OXFORD; EXAMINER IN THE OXFORD LOCAL EXAMINATIONS; ETC.

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE.

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W.C.

PARIS: 79, BOULEVARD ST. GERMAIN.

1875.

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
ST. MARY-LE-STRAND.

PREFACE.

WHEN I began to teach French to Englishmen, I soon perceived that my greatest difficulty would be to make them learn the language of conversation—the vernacular language—a perfect knowledge of which it was of all necessity they should acquire before they could thoroughly understand and enjoy any of the writings of our best French authors. Indeed, I would have considered it a mockery to read with them CORNEILLE, RACINE, MOLIÈRE, PASCAL, BOSSUET, BUFFON, etc., before they could perfectly understand the language I *spoke* to them, before they were familiar with every thread of the fine tissue, and every shade of the delicate or brilliant colours with which the thoughts of these great writers are clothed.

I wanted a text-book to help me to call and captivate the attention of my pupils on those differences in the expression of the same idea which distinguish the French from the English idiom, and mark and define the genius of the two languages. I thought comedies would answer

my purpose, and as there were not any French plays published in a suitable form, I wrote to M. EUGÈNE SCRIBE, who was at the time one of the leading dramatic authors in France, for the permission of printing in England some of his plays. I soon received the following answer:—

SÉRICOURT, *ce* 10 *Juillet*, 1847.

MONSIEUR,

. . . . . Je ne vois dans la permission que vous me faites le plaisir de me demander de faire imprimer, avec des notes et observations de votre main, cinq ou six ouvrages de mon répertoire destinés à vous faciliter l'enseignement de la langue parlée, qu'une gracieuseté à laquelle je suis bien sensible et dont je m'empresse de vous remercier.

Mon avis, puisque vous daignez me consulter sur le choix de trois comédies et de trois vaudevilles, serait de prendre : *Bertrand et Raton*, *La Camaraderie*, et *Le Verre d'Eau : La Demoiselle à Marier*, *Malvina*, et *Le Mariage de Raison*. Je consulte dans le choix de ces trois derniers ouvrages, non leur mérite, qui est mince, mais leur but moral qui peut leur valoir l'honneur d'être mis entre les mains de jeunes élèves.

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

EUGÈNE SCRIBE.

In 1848, I had *La Camaraderie* printed for my own use, and those of my pupils who studied that play with me derived such benefits from the work we did together, that it has always remained one of my favourite text-books. The teaching of French in Schools has so much

improved of late years, that books once used only for private tuition may be introduced as class-books; and I can recommend, with the confidence of experience, the plays of which M. Scribe gives the title in his letter, as most useful reading-books for the study of spoken French.

JULES BUÉ.

Oxford, 1875.

INTRODUCTION.

EUGÈNE SCRIBE.

. . . AUJOURD'HUI (20 février, 1861) nous pleurons, frappé d'une mort subite, le plus rare et le plus charmant inventeur qui ait rempli le dix-neuvième siècle de sa douce gaîté, de ses aimables leçons, de son bel esprit clair et transparent comme l'eau des fontaines. M. Scribe est mort: il vint au monde le 24 décembre 1791, entre le pilier des halles où naquit Molière, et cette rue Montorgueil qui fut le berceau de Béranger. Le pilier est tombé, la maison est abattue; on a respecté dans la rue St. Denis l'enseigne du "Chat Noir." C'était l'enseigne du magasin de draperie où naquit M. Scribe. Il n'y a pas encore longtemps qu'il y montrait son premier cabinet de travail, où il écrivait en cachette ses premiers vaudevilles, ces bons vaudevilles sifflés qui nous laissent un charmant souvenir, quand vous entendez plus tard les applaudissements de la France entière. Car, Scribe n'a pas été tout de suite un homme accepté. Non, certes; cette expérience et cette prudence unies à ce tact, à ce sang-froid, à ce goût parfait, ce bon mot qui frappe, alerte et juste, et cette façon d'aller droit au but, jamais en deçà, jamais au delà, ces choses-là, il faut les apprendre. Il faut apprendre en même temps le dialogue et la chanson, le personnage

et l'accident, l'antichambre et le salon, la rue et le carrefour. En même temps il faut avoir entrevu dans la chambre obscure de son cerveau les divers personnages de sa propre comédie, afin de les reconnaître à leur costume, à leur visage, à leur geste, à leur discours. Que disons-nous? Si vous voulez être un véritable auteur dramatique, et plaire, et durer, vous connaîtrez à fond votre époque, et vous saurez ses vices, ses vanités, ses ridicules, ses ambitions. Or, voilà ce que le jeune homme apprit de bonne heure en ces années de troubles et d'espérances qui suivirent la chute de l'Empire. Certes l'heure était étrange, on ne l'eût pas mieux choisie, et vous remarquerez en passant que les grandes commotions de l'histoire ont toujours été favorables à la comédie, à la tragédie, au drame enfin. Corneille est sorti des guerres civiles; Molière, par un certain côté touche à la Fronde. "Hélas! disait Cicéron à son digne confident Atticus, je suis si fatigué de ces bruits d'émeute, des agitations de la place publique et de ces clameurs de révolution, que je regarderais comme un bienfaiteur le bel esprit qui me ferait sourire." O bonne et juste parole! O le philosophe aimable et bienveillant! Il disait vrai. Sourire est si bon après les grandes catastrophes. La gaîté est un repos si doux aux braves gens, qui ont vu entrer l'ennemi dans leur ville indignée, et qui ne peuvent pas croire encore que l'ennemi soit parti et que la cité leur soit rendue. Eh bien! ce fut dans un de ces moments décisifs que M. Scribe, après ses premiers essais, rencontra dans un théâtre tout nouveau, où iouaient des comédiens inconnus, qui, grâce à lui seront célèbres en vingt-quatre heures, la seule comé-

die, et par conséquent la vraie comédie, qui fut assez heureuse, assez habile aussi pour ramener sur les lèvres de ce Paris qui ne riait plus un franc sourire, et parfois ces douces larmes, si longtemps oubliées dans le fracas des guerres lointaines. Le premier de tous, M. Scribe, abandonnant l'ornière, interrogea la société nouvelle ; il devina qu'un nouveau monde était sorti des ruines de l'Empire ; un mélange heureux de noblesse et de bourgeoisie, de libéraux et de duchesses, de mansarde où l'on chante et de salons où l'on cause. Ah ! se dit-il, voilà ma comédie ! *Eureka !* je l'ai trouvée ! Esprit, beauté, jeunesse, oubli, alliance intime de la gloire passée et de la liberté présente, il n'y avait rien de plus rare et de plus charmant. Bientôt la ville avertie et reconnaissante accourut à ces douces chansons ; pour la première fois elle quitta le deuil et reprit des habits de fête. Ce nouveau venu, cet observateur malin, cet ingénieux conteur, devint la passion de Paris émerveillé. Son nom était dans toutes les bouches, et quand la ville et la cour avaient dit : M. Scribe ! elles avaient dit le nom le plus populaire et le plus aimé de la poésie.

A ce succès populaire et mérité, les derniers faiseurs de la comédie en cinq actes et en vers répondaient dédaigneusement : "C'est joli ! mais c'est peu de chose." Eh ! justement, Messieurs, c'est parce que c'est peu de chose que cela nous plaît, répondaient les hommes et les femmes qui se retrouvaient si aimables et si charmantes dans ces vives images où nous sommes nous-mêmes ce peu de chose, où ce jeune homme a jeté tant de sympathie et d'agrément. Il voulait plaire, il plaisait,

mais il plaisait surtout aux jeunes gens bien élevés, aux jeunes filles, au meilleur monde. Il avait cela de commun avec un des enchanteurs de ce siècle appelé Walter Scott, le bon génie et l'ami du toit domestique, un conteur dont chaque parole est empreinte d'un noble sentiment. "Nous avons M. Scribe, disais-je un jour à un bon critique de l'Angleterre. Oui, me dit-il, mais nous avons Walter Scott, nous sommes quittes."

Et quand M. Scribe, ambitieux d'une nouvelle renommée, eut accompli sa tâche au théâtre du Gymnase, et qu'il voulut tenter une plus grande aventure, il eut bien vite envahi même le théâtre de Molière ; on eût dit qu'il retrouvait sa maison, tant il y parla librement le vrai langage, et tant il marchait d'un bon pas dans ces nouveaux sentiers. Rappelez-vous "La Camaraderie," et ces grands coups frappés d'une main virile sur ces intrigants d'une espèce à part qui se font à eux-mêmes la courte-échelle. On ne rit pas tout d'abord à l'aspect de ces effrontés, parce qu'ils vous causent une espèce d'effroi ; mais bientôt la joie a repris le dessus sur nos inquiétudes, et nous les trouvons bien amusans les uns et les autres. Font-ils donc assez bon marché, le libraire des œuvres qu'il publie et qu'il ne lit pas, le médecin de ses malades absens, le député de ses électeurs ? Que de bon rire aussitôt qu'on a cessé de se fâcher ! Il faut rire aussi de "Bertrand et Raton" et de cet art de conspirer dont notre auteur se moque avec sa grâce accoutumée. Il avait un grand courage ; une fois parti, on ne l'arrêtait pas facilement ; les rumeurs n'y faisaient rien, et de la critique il ne s'en inquiétait guère ; on le vit bien quand il eut écrit "Le Charlatanisme,"

avant-coureur de "La Camaraderie. Il laissa donc crier les crieurs contre "Bertrand et Raton." En effet et bien rarement ce bel esprit n'avait mieux rencontré que ce rôle de Bertrand de Rantzau. Rien de plus joli, sitôt que le parterre en a pris son parti, que cette ironie et ce persiflage sans cesse et sans fin de toutes les grandes passions, de tous les grands dévouemens, éternel sujet de notre enthousiasme; en même temps rien de plus hardi que cette ironie perpétuelle et sans amertume avec laquelle l'auteur poursuit la foule, quelles que soient les amours, quelles que soient les haines de la foule; ces traits d'un esprit quelque peu vulgaire mais saillant et à bout portant, jetés si naturellement dans tout le cours de cette action qui marche d'un pas si calme, et qui s'anime, non pas au bruit des acteurs, mais à la grâce, à l'à-propos, et même quelquefois à la naïveté de leur dialogue, ce sont-là toutes choses qui faisaient de la comédie de M. Scribe, "Bertrand et Raton," une œuvre à part parmi ses ouvrages futiles, et surtout parmi ses ouvrages sérieux.

—*Extrait d'une notice par* JULES JANIN.

REFERENCE TO THE NOTES.

THE Notes (see page 135) are arranged in accordance with the Acts and Scenes, with references to the *lines* in each page, not reckoning the running title, the *dramatis personæ*, or the stage directions.

BERTRAND ET RATON

OU

L'ART DE CONSPIRER.

COMÉDIE EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 14 Novembre 1833.

PERSONNAGES.

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII., roi de Danemark.

LE COMTE BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre.

FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée.

FRÉDÉRIC DE GŒLHER, neveu du ministre de la marine.

CHRISTINE, fille de Falkenskield.

KOLLER, colonel.

RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries.

MARTHE, sa femme.

ÉRIC, son fils.

JEAN, son garçon de boutique.

JOSEPH, domestique de Falkenskield.

UN SEIGNEUR DE LA COUR (BERGHEN).

LE PRÉSIDENT de la cour suprême.

La scéne se passe à Copenhague, en Janvier 1772.

BERTRAND ET RATON

OU

L'ART DE CONSPIRER.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague.—A gauche, les appartements du roi; à droite ceux de Struensée.

SCÈNE I.

KOLLER, *assis à droite; du même côté,* DES GRANDS DU ROYAUME, DES MILITAIRES, DES EMPLOYÉS DU PALAIS, DES SOLLICITEURS, *avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée.*

KOLLER, *regardant à gauche.*

Quelle solitude dans les appartements du roi! (*Regardant à droite.*) Et quelle foule à la porte du favori! ... En vérité, si j'étais poëte satirique, ce serait une belle place que la mienne! capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais patience! ... (*Prenant un journal qui est sur la table à côté de lui.*) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable... (*Lisant bas.*) Ah! ah! encore un nouvel édit. (*Lisant.*) "Copenhague, 14 janvier 1772. Nous Christian VII, par la grâce de Dieu roi de Danemark et de Norvége, avons confié par les présentes à son excellence le comte Struensée,

premier ministre et président du conseil, le sceau de l'état, ordonnant que tous les actes émanés de lui soient valables et exécutoires dans tout le royaume sur sa seule signature, même quand la nôtre ne s'y trouverait pas!" Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori, le voilà roi de Danemark; l'autre a tout-à-fait abdiqué. (*Entre Berghen.*) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'est trop juste! il en a tant fait autrefois, quand il était médecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté; c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, *sortant de l'appartement à droite.*

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, *à Koller.*

Pardon!

(*Il s'élance vivement avec la foule et entre dans l'appartement à droite.*)

KOLLER.

Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs; aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'autres. (*Regardant au fond du théâtre.*) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son

âge ! c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah ! c'est vous, Koller.

(*Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.*)

KOLLER.

Ne craignez rien, madame, nous sommes seuls ; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi ?

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus ; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif ; une grosse larme coulait de ses yeux ; il caressait cet énorme chien, son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné ! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vouz ? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie ; car vous me plaignez ! vous venez me voir, vous !... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison ?

LA REINE.

Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre ; toutes ses facultés semblent anéanties ; sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion ; il parle avec peine, avec effort ; mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière ; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance et il me dit avec un sourire douloureux : Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous ; et Mathilde, que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle ?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaître la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse ; lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et en France, à la cour de George II. et de Louis XV., lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié ; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemark, présenté par lui à la jeune reine, et, pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme ambitieux ; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil ; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent, qui par les bontés de son roi et de sa souveraine élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant mépriser ouvertement son roi et usurper le pouvoir ! A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu, sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur ; puis avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié : La reine !... la reine ! qu'elle vienne ! je veux lui parler !

KOLLER.

O ciel !

LA REINE.

Quelques instants après, a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone ; la tête haute, le sourire superbe, et laissant tomber sur moi un regard de triomphe et de dédain. Je suis sortie et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense ; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais ; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté.

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (*S'arrêtant.*) Qui vient là ?

KOLLER, *regardant au fond.*

Des amis de Struensée ! le neveu du ministre de la marine, Frédéric de Gœlher, puis monsieur de Falkenskield, le ministre de la guerre ; sa fille est avec lui !

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle !

SCÈNE III.

GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GŒLHER, *entrant en donnant la main à Christine.*

Oui, mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade ; une cavalcade magnifique ! et si vous voyiez comme sa majesté se tient à cheval ! c'est une princesse bien remarquable ; ce n'est pas une femme !

LA REINE, *à Koller.*

C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, *à Falkenskield.*

La reine-mère ! (*Elle salue ainsi que son père et Gœlher.*) Je me rendais chez vous, madame.

LA REINE, *avec étonnement.*

Chez moi !

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse, ma fille ; j'entre chez le comte de Struensée ; chez le premier ministre.

GŒLHER.

Je vous suis : je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment !

GŒLHER.

Oui ; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine !

GŒLHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, *apercevant Koller.*

Ah ! bonjour, colonel Koller ; vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, *bas à Koller.*

Vous leur demandiez...

KOLLER, *de même.*

Pour éloigner leurs soupçons...

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment : la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GŒLHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons ; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle.

LA REINE.

Et en apprenant à danser !

FALKENSKIELD, *souriant.*

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante ! elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects.

Il entre à droite avec Gœlher.

Scène IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, *à qui Koller a approché un fauteuil à droite.*

Eh bien ! mademoiselle, parlez. Vous veniez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde !... (*Se tournant vers Koller.*) Qui déjà sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais.

LA REINE, *étonnée.*

Moi !... (*Cherchant à se remettre.*) Ah !... il y a demain à la cour un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe. Et elle m'invite à y assister !

CHRISTINE.

Que répondrai-je, madame ?

LA REINE.

Que je refuse !

CHRISTINE.

Et pour quelles raisons ?

LA REINE, *se levant.*

Eh ! mais, ai-je besoin de vous les dire ? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes que Mathilde et Struensée se plaisent à donner, au mépris de toutes les bienséances, dans le palais de leur roi presque mourant ?

CHRISTINE.

J'ignore, madame, ce qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont paraît s'armer votre majesté. (*Faisant la révérence.*) Pardon, madame.

LA REINE.

Eh quoi ! me quitter pour courir auprès de votre reine ?

CHRISTINE.

Non, madame ; mais d'autres soins...

LA REINE.

C'est juste... je l'oubliais ; je sais qu'il y a aujourd'hui

aussi une fête chez votre père ; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres ?

CHRISTINE.

Oui, madame.

KOLLER.

Dîner politique !

LA REINE.

Qui a aussi un autre but, vos fiançailles...

CHRISTINE, *troublée.*

O ciel !

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine. Est-ce que vous l'ignoriez ? Est-ce que je vous l'apprends ?

CHRISTINE.

Oui, madame.

LA REINE.

J'en suis désolée ; car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, madame ; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père.

(*Elle fait la révérence et sort.*)

Scène V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, *la regardant sortir.*

Vous l'avez entendu, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield... Ce dîner où doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien ! qu'importe ?

LA REINE, *à demi-voix.*

Ce qu'il importe ! C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire !

KOLLER.

Que dites-vous ?

LA REINE, *de même.*

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais ; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition, qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre aucun parti, mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront pas contre lui. Mais renversons-le ! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée et que je vous rends ! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, *prenant le papier.*

Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait ; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs... Point de grâce ; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau !

LA REINE.

Non, non, je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement ; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE.

Que vous importe ?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant !... Nous avons besoin de lui ; il

nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au-dehors, et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place; il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais!... Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait, et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire; que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe; et de là à nous aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, partant, rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (*Regardant vers la coulisse à gauche.*) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand-chambellan? il se rend sans doute au conseil; laissez-nous; avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine!... En tout cas je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique. Hermann et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille; pour cela il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir; comptez sur moi et

sur le sabre de mes soldats... en fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif. (*Il sort par le fond en saluant Rantzau qui entre par la gauche.*)

Scène VI.

Le Comte DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, *à Rantzau qui la salue.*

Et vous aussi, monsieur, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à votre majesté ?

LA REINE.

C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait ?

LA REINE.

Eh ! mais, c'est à vous que je le demanderai ; vous Bertrand de Rantzau, ministre influent... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi ! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse ? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous savez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement ; et convenez que c'était une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui persuader qu'on oserait gouverner sans prendre ses ordres !... Votre majesté devait avoir tort.

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un

roi malheureux !... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres !

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... oui, madame.

LA REINE, *avec mystère.*

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui ?

RANTZAU, *souriant.*

Mon appui à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, *avec force.*

Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant, je ne dis pas avant, mais après le danger ?

RANTZAU.

Vraiment !... Il y en a donc ?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous ?

RANTZAU.

Eh ! mais... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre votre majesté, et que jamais...

LA REINE, *vivement.*

Je le sais. (*A demi-voix.*) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues ?...

RANTZAU.

Oui, madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, *avec mystère.*

Eh bien ! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, *la regardant avec finesse.*

Ah ! vous vous méfiez du dîner... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, *souriant.*

Des demi-confidences ! Prenez garde ! je peux trahir

quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison ; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, *d'un air d'incrédulité.*

D'eux-mêmes et sans chef ?

LA REINE.

Koller les commande ; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant : Les traîtres ne sont plus ! vive le roi ! vive Marie-Julie ! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente : et dès demain c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark. Voilà mon plan, mes desseins ; vous les connaissez ; voulez-vous les partager ?

RANTZAU, *froidement.*

Non, madame ; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à votre majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous, qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais !

RANTZAU.

Pour conspirer !... Votre majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons ?

RANTZAU, *cherchant ses mots.*

Tenez... à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, *froidement.*

Moi ! dans quel but ? depuis long-temps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très-rarement ceux qui en profitaient ; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans

danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit !... Pourquoi, je vous le demande ?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang ; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser... Oui, je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (*Souriant.*) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens ; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire !— A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée ; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée n'est jamais sortie du fourreau ; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller !

RANTZAU.

Moi !... je n'en veux à personne... mais je me dis souvent : Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état ; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard !... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme...c'est la pire espèce de toutes ! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but ?

RANTZAU.

Mais vous n'y arriverez pas ! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition praticulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que par suite de cette discussion de famille, monsieur Koller obtienne une place ? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part ? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui ; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire ; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions ! ... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien ! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis.

RANTZAU, *souriant.*

En vérité ! Eh bien ! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice ; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à votre majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire ?

RANTZAU.

Voici du monde !...

Scène VII.

RANTZAU, LA REINE ; ÉRIC, *paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.*

LA REINE.

Eh ! mais ! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Eric Burkenstaff... Approchez... approchez ... que me voulez-vous ?... parlez sans crainte ! (*Bas à Rantzau.*) Il faut bien essayer de se rendre populaire !

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, madame ; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de votre majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle ?

ÉRIC.

Ah !... je n'ose... c'est si terrible de demander... surtout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit !

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi ; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père... au Soleil-d'or... Raton Burkenstaff... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non... ce n'est pas là...mais dans les salons de mon farouche collègue, monsieur de Falkenskield, ministre de la guerre...

ÉRIC.

Oui, monseigneur..., j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier ; mon père l'avait voulu ; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins ; et au lieu de me laisser continuer mon état, qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, *l'interrompant.*

Non pas ; car j'ai plus d'une fois entendu monsieur de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, *s'inclinant.*

Il est bien bon ! (*Froidement.*) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc ?

ÉRIC, *froidement.*

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, *souriant.*

Certainement ; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, *vivement.*

Ah ! monseigneur, ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu ; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc ?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à monsieur de Falkenskield. (*A la reine.*) Je venais donc supplier votre majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués.

LA REINE, *vivement.*

Dites-vous vrai ?... Ah ! s'il ne tenait qu'à moi, dès aujourd'hui, avant ce soir, vous seriez nommé ; mais

j'ai en ce moment peu de crédit; je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC.

O ciel! est-il possible!... alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, *passant près de lui.*

Ce serait grand dommage, surtout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je?

RANTZAU.

J'essaierai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC, *avec transport.*

Ah! monseigneur, je vous devrai plus que la vie! (*Avec joie.*) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!... Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, *avec reproche.*

Jeune homme!

ÉRIC, *vivement.*

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (*Lui montrant la table à droite.*) Ecrivez votre demande; je la ferai approuver tout-à-l'heure par Falkenskield, que je trouverai au conseil. (*A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.*) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge-là, c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce qu'alors ce sont des hommes !

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait ?...

RANTZAU.

Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition ; et à votre place... mais, après cela, votre majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne conseille rien.

(*Eric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.*)

RATON.

C'est inconcevable... c'est inouï !

ÉRIC.

Ciel ! la voix de mon père !...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien.

(*Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.*)

SCÈNE VIII.

RANTZAU, LA REINE, *assise;* RATON, ÉRIC.

RATON, *entrant, en colère.*

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, *allant au-devant de lui et montrant la reine.*

Mon père...

RATON.

La reine !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff ?

RATON.

Pardon, madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant votre majesté ; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE.

Comment cela ?

RATON.

Me faire attendre deux heures et un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes !... moi, Raton de Burkenstaff, syndic des marchands !... pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez un autre jour, mon cher ; la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU.

Est-il possible ?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié : Vive la reine !... (*A demi-voix.*) Mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté ?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaîment, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE.

Vraiment ?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, *avec un grand sérieux.*

Oh ! non, non ; par exemple, je ne puis pas croire cela !

RATON.

Si, monsieur le comte ! j'en suis sûr ; et au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable, qui paie exactement à l'état sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien.

ÉRIC.

Y pensez-vous ! si l'on vous entendait ?

RATON.

Qu'importe ? je ne crains rien ! je dispose de huit cents ouvriers. Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon ; je fabrique moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg ; et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher à un cheveu de la tête... il y aurait une révolte dans la ville !

RANTZAU, *vivement.*

Vraiment ! (*A part.*) C'est bon à savoir. (*Pendant qu'Eric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit à demi-voix, en lui montrant Raton.*) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous ? un important, un sot !

RANTZAU.

Tant mieux ! un zéro bien placé a une grande valeur; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant ; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénéfice.

LA REINE *à demi-voix.*

Vous croyez ? (*Se levant et s'adressant à Raton.*) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, *s'inclinant.*

Madame !

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous ; j'honore le commerce, je veux le favoriser ; et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON.

C'est trop de bonté ; et puisque votre majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis longtemps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, *le tirant par son habit.*

Mais ce titre appartient déjà à maître Revantlow votre confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que sa majesté voulait favoriser le commerce, et j'ose dire que j'y ai des droits ; car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis longtemps à votre majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée ; j'ai vendu ce matin à son excellence monsieur le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, *vivement.*

De sa fille !... elle se marie !

RANTZAU, *le regardant.*

Oui, sans doute ! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie !

RATON.

Qu'est-ce que cela te fait ?

ÉRIC.

Rien !... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, en quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskield, il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah ! je ne veux pas le voir. Adieu, comte ; adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme ; viens-tu, Éric ?

RANTZAU.

Non, pas encore !... J'ai à lui parler. (*A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.*) Attendez là (*il lui montre la coulisse à gauche*), dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, *s'inclinant.*

Oui, monseigneur.

Scène IX.

RANTZAU ; FALKENSKIELD, *sortant de la porte à droite.*

FALKENSKIELD, *entrant en rêvant.*

Struensée a tort ! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre et il peut tout oser. (*Apercevant Rantzau.*) Ah ! c'est vous, mon cher collègue ; voilà de l'exactitude !

RANTZAU.

Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous ! à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi !... De quoi s'agit-il aujourd'hui ?

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour ?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur ; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister, et en attendant l'audace redouble : il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc ?

RANTZAU.

On me l'a cité ; mais je me brouille avec les noms... Un marchand de soieries... *au Soleil-d'Or.*

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaff ?

RANTZAU.

C'est cela même !... Après cela, est-ce vrai ? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD.

N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts ; et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, *vivement.*

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons en huit.

RANTZAU, *froidement.*

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous ; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Gœlher, notre collègue, va

épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'état le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, *tirant un papier.*

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKIELD.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, *lui montrant le papier.*

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, *passant à gauche..*

N'importe pour qui, dès que vous le recommandez. (*Lisant.*) O ciel!... Eric Burkenstaff!... Cela ne se peut...

RANTZAU, *froidement et prenant du tabac.*

Vous croyez? et pourquoi?

FALKENSKIELD, *avec embarras.*

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui: mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans!...

RANTZAU.

Comme nous le disions tout-à-l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord ; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus, je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (*Avec intention.*) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, *à part.*

Morbleu ! (*Haut et cherchant à cacher son dépit.*) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, *d'un air dégagé.*

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin, tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, *tirant sa montre.*

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, *causant avec lui en remontant le théâtre.*

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, *souriant.*

Je m'en aperçois. (*D'un air aimable.*) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner ?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas... mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte.

(*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU. *Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.*

ÉRIC.

Eh bien, monsieur le comte?... je sèche d'impatience...

RANTZAU, *froidement.*

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible!

RANTZAU.

A la sortie du conseil j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... il parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel! en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis..., vous et vos amis, veillez sur lui... et surtout du silence.

ÉRIC.

Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui pourrait vous compromettre. (*Prenant la main de Rantzau.*) Adieu... adieu, monseigneur.

(*Il sort.*)

RANTZAU.

Brave jeune homme!... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (*Avec tristesse.*) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans!... (*Souriant en lui-même.* Après tout, c'est bien vu!... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil!

(*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

La boutique de Raton Burkenstaff.—Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage.—A gauche, un bel escalier, qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons.— A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE I.

RATON, MARTHE. (*Raton est devant son comptoir; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.*)

MARTHE.

Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona... quinze pièces de satin et autant de florence.

RATON, *avec impatience.*

C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE.

Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON.

Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE.

Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, *avec colère.*

Un tapissier!...

MARTHE.

Une de nos meilleures pratiques.

RATON.

Écrire à un tapissier!... quand je suis là à écrire à une reine!

MARTHE.

Toi!

RATON.

A la reine-mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin et en quelle estime je suis auprès d'elle!...

MARTHE.

Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON.

Ce qu'il m'en reviendra! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (*il se lève et sort de son comptoir*) du crédit, de la considération... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'état... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE.

Et tout cela pour être fournisseur bréveté de la couronne! il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres désirs.

RATON.

Laisse-moi donc tranquille... il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!... (*A demi-voix.*) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis et la faveur de la cour.

Scène II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, *portant des étoffes sous son bras.*

Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, *brusquement.*

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? qu'est-ce que tu me veux?

JEAN.

Le velours noir ne lui convient pas; elle l'aime mieux

vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, *allant au comptoir.*

Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires!... Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme; ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN.

Et puis voici...

RATON.

Encore! il n'en finira pas.

JEAN, *lui présentant un sac.*

L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, *prenant le sac.*

Que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là! (*Lui rendant le sac.*) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (*Il se met à écrire.*) Oui, madame, c'est à votre majesté...

JEAN, *passant à droite et pesant le sac.*

Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier.*

Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien long-temps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, *à part.*

Ah! elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (*Haut.*) C'est que, voyez-vous, madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE.

Et sur quoi?

JEAN.

Je ne sais pas... sur un édit du roi...

MARTHE.

Et lequel?

RATON, *d'un air important et toujours au comptoir.*

Vous ne savez pas cela, vous autres; l'ordonnance du

roi qui a parue ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN.

Ça m'est égal, je n'y ai rien compris ; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes, et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, *d'un air important.*

Certainement, c'est très grave.

JEAN, *avec joie.*

Vous croyez ?

MARTHE, *à Jean.*

Et qu'est-ce que ça te fait ?

JEAN.

Ça me fait plaisir ; parce que, quand il y a du bruit, on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé ; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine ; et puis, c'est si amusant de courir dans les rues et de crier avec les autres !...

MARTHE.

De crier... quoi ?

JEAN.

Est-ce que je sais ? on crie toujours !

MARTHE.

Il suffit ; remontez là-haut et restez-y ; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, *sortant.*

Quel ennui !... il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci !

MARTHE, *se retournant et voyant Raton qui pendant ce temps a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.*

Eh bien ! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc ?

RATON.

Je vais voir ce que c'est.

MARTHE.

Et toi aussi ?

RATON.

N'as-tu pas déjà peur ?... les femmes sont terribles ! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler

parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère!

MARTHE.

Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection? Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON.

C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE.

Moi déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant; moi, qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant!... Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON.

A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... Et vous, qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE.

Eh! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Etes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON.

Ah! si tu te mets sur ce chapitre...

MARTHE.

Eh bien! oui... voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'état; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs;

peu m'importe que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre ! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux ; moi, je ne m'occupe que de vous, que de votre bien-être ; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien...chacun son métier, comme on dit ; et...voilà !

RATON, *avec impatience.*

Eh ! qui te dit le contraire ?

MARTHE.

Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles ; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas ; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne ?

RATON.

Que veux-tu ?... un marchand de draps qui n'est rien dans l'état... car enfin, qu'est-ce qu'il est ?

MARTHE.

Il est notre ami ; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien ! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON.

Est-il possible !... notre enfant !... notre fils unique ! ...il est malheureux !

MARTHE.

Et tu ne t'en es pas aperçu ?... tu ne t'en doutais pas ?

RATON.

Ce sont là des affaires de ménage... moi, je ne m'en mêlais pas ; je comptais sur toi ; j'ai tant d'occupations ! ... Et qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il lui faut ? Est-ce de l'argent ? Demande-lui combien... ou plutôt ... tiens, voilà la clef de ma caisse ; donne-la-lui.

MARTHE.

Taisez-vous, le voici.

Scène III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, *entrant vivement.*

Ah ! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON.

C'est ce qu'on dit ; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC.

Ce n'est rien, mon père, rien du tout ; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent ; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion. Ce matin encore, au palais...

MARTHE.

Est-il possible ?

ÉRIC.

On pourrait finir par le savoir !

RATON.

Qu'est-ce que ça me fait ? Je ne crains rien ; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil d'Or qu'on oserait jamais arrêter.

ÉRIC, *à demi-voix.*

C'est ce qui vous trompe, mon père ; je crois qu'on osera.

RATON, *effrayé.*

Hein ! qu'est-ce que tu me dis là ?... ce n'est pas possible.

MARTHE.

J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout-à-l'heure. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

ÉRIC.

Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, *tremblant.*

Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait ; et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela ? d'où le tiens-tu ?

ÉRIC.

D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer ; mais vous pouvez me croire.

RATON.

Je te crois, mon enfant ; et d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire ?

ÉRIC.

L'ordre n'est pas encore signé ; mais d'un instant à l'autre il peut l'être ; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE.

Et où cela ?

ÉRIC.

Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, *vivement.*

Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce...

MARTHE.

Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce !

ÉRIC, *d'un air suppliant.*

Eh ! ma mère...

MARTHE.

Tu as raison ! j'ai tort : ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC.

Il n'y a pas le moindre danger ; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON.

Non, il vaut mieux que tu restes ; car enfin, tantôt

quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y a du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE.

Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC.

Comme vous voudrez. (*Apercevant Jean qui descend l'escalier.*) Et au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN.

Est-il possible ? quel bonheur ! Madame le permet ?

MARTHE.

Sans doute ; tu sortiras avec ton maître.

JEAN.

Oui, madame.

ÉRIC.

Et tu ne le quitteras pas !

JEAN.

Oui, monsieur Éric.

RATON.

Et surtout de la discrétion ; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN.

Oui, notre maître ; il y a donc quelque chose ?

RATON, *à Jean, à demi-voix.*

La cour et le ministère sont furieux contre moi ; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN.

Ah ! bien, par exemple ! je voudrais bien voir cela ! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître ; vous verriez quel tapage ! madame m'entendra crier.

RATON.

Taisez-vous, vous êtes trop vif.

MARTHE.

Vous êtes un tapageur.

ÉRIC.

Et du reste, ta bonne volonté sera inutile ; car il n'y aura rien.

JEAN, *tristement et à part.*

Il n'y aura rien... Tant pis ! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés !

RATON, *qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils.*

Adieu !... adieu !...

(*Il sort avec Jean par la porte du fond ; Marthe et Eric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.*)

Scène IV.

MARTHE, ERIC.

MARTHE.

Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons ?

ÉRIC.

Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites et à nous rendre mon père.

MARTHE.

Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus !... Eh bien ! qu'as-tu donc ? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes ?

ÉRIC, *avec embarras.*

Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour long-temps peut-être.

MARTHE.

O ciel !

ÉRIC, *avec plus de fermeté.*

Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin ; mais ce qui arrive aujourd'hui... et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE.

Partir!... l'ai-je bien entendu? et pourquoi donc?

ÉRIC.

Je veux être militaire; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE.

Toi!... et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour fuir la maison paternelle? Est-ce que nous t'avons rendu malheureux? est-ce que nous t'avons causé du chagrin? Pardonne-le-moi, mon fils; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC.

Vos torts... vous qui êtes la meilleure et la plus tendre des mères? Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE.

Et pourquoi? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (*Lui donnant la clef.*) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC.

Ne parlez pas ainsi, je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE.

Et comment cela, mon fils?

ÉRIC.

Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis long-temps; et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à

sa mère ?... Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être...

MARTHE.

Comme un seigneur, comme un prince ! et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC.

Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place !

MARTHE.

Ce n'est pas moi ! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de monsieur de Falkenskield.

ÉRIC.

Pour mon malheur ; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah ! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à la fois de raison et de grâce, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et ses talents ; et une âme si noble, un caractère si généreux !... Ah ! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE.

O ciel !

ÉRIC.

Oui, depuis deux ans cet amour-là, fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné : son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion ; car à sa vue je

m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux... elle était là ! Hélas ! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment le comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrâce, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE.

Hélas ! oui.

ÉRIC.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine ou plutôt les fenêtres de son appartement ; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'était emparée de moi... ma raison m'avait abandonné, et sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE.

Quelle imprudence !

ÉRIC.

Oh ! oui, ma mère, car je ne devais pas la voir... sans cela, et au prix de tout mon sang... mais rassurez-vous ; il était onze heures du soir ; personne ne m'avait aperçu, personne qu'un jeune fat qui, suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... c'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui tous les soirs, à ce qu'il paraît, venait faire sa cour... Oui, ma mère, c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors... mais je le devinais déjà à la haine que j'éprouvais pour lui ; et quand il me cria, d'un ton impertinent et hautain : " Où allez-vous ainsi ? qui êtes-vous ?" l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors... ah ! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un d'eux leva la main sur moi ; oui, ma mère, oui, il m'a frappé, non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds ; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront ; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction : " Volontiers, me dit-il, qui êtes-vous ?" Je lui dis mon nom.

"Burkenstaff! s'écria-t-il avec dédain; je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas!..."

MARTHE, *effrayée.*

Grand Dieu!

ÉRIC.

Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, *vivement.*

Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère qui perd tout aujourd'hui; car te voilà comme ton père; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours; et pourquoi? parce que vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des désirs ambitieux, parce que vous regardez au-dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grand seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari, mon fils... mais je les veux... (*Serrant son fils dans ses bras.*) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas.

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, *avec joie et regardant la cantonade.*

C'est ça! à merveille!...continuez comme ça.

ÉRIC.

Eh quoi! déjà de retour!...est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, *avec joie.*

Mieux que cela.

MARTHE, *avec impatience.*

Enfin il est en sûreté?

JEAN, *d'un air de triomphe.*

Il a été arrêté.

MARTHE.

Ciel!

JEAN.

Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, *avec colère.*

T'expliqueras-tu ?

JEAN.

Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent ...nous suivent...puis s'adressant à votre père : " Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux, en ôtant son chapeau, au nom de son excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre ; il désire vous parler."

ÉRIC.

Eh bien ?

JEAN.

Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond : " Messieurs, je suis prêt à vous accompagner" : et tout cela s'était passé si tranquillement que personne dans la rue ne s'en était aperçu ; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces : "A moi ! au secours ! on arrête mon maître... Raton Burkenstaff... à moi les amis ! "

ÉRIC.

Imprudent!

JEAN.

Pas du tout ; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage : ils accourent à ma voix ; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps, les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule qui grossissait toujours ; mais en passant la rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! le bruit s'était déjà répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes ; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant : " Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende ! "

ÉRIC.

Quelle folie !

MARTHE.

Et quel malheur !

ÉRIC.

D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN.

Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre ! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne ; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture ! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris ?... voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaie de renverser ?

ÉRIC.

Qu'ai-je vu ? les armes du comte de Falkenskield !... Ah ! si c'était...

(*Il s'élance dans la rue.*)

Scène VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, *voulant retenir Eric.*

Mon fils ! mon fils ! S'il allait s'exposer !...

JEAN.

Laissez-le donc... lui !... le fils de notre maître... il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe, s'il veut ! (*Regardant au fond.*) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture ? des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont... ils s'éloignent.

MARTHE.

A la bonne heure ! Mais mon mari... je veux savoir ce qu'il devient... je cours le rejoindre...

JEAN, *voulant l'empêcher de sortir.*

Y pensez-vous ?

MARTHE, *le repoussant et s'élançant dans la rue à droite.*

Laisse-moi, te dis-je, je le veux... je le veux.

JEAN.

Impossible de la retenir. (*Appelant à gauche dans la rue.*) Monsieur Éric !... monsieur Éric ! (*Regardant.*) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là ?... il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh ! mais, est-ce qu'elle serait évanouie ! (*Redescendant le théâtre.*) Elle a eu peur de ça... est-elle bonne !

ÉRIC, *rentrant et portant dans ses bras Christine qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche.*

Vite des secours... ma mère...

JEAN.

Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, *regardant Christine.*

Elle revient à elle. (*A Jean qui la regarde aussi.*) Qu'est-ce que tu fais là ? va-t'en !

JEAN.

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) Je vais retrouver les autres et les aider à crier !

(*Il sort par le fond.*)

Scène VII.

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, *revenant à elle.*

Ces cris... ces menaces... cette multitude furieuse qui m'entourait... que leur ai-je fait ?... et où suis-je ?

ÉRIC, *timidement.*

Vous êtes en sûreté ; ne craignez rien !

CHRISTINE, *avec émotion.*

Cette voix... (*Se retournant.*) Éric... c'est vous !

ÉRIC.

Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus

heureux des hommes... car j'ai pu vous défendre... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE.

Où donc ?

ÉRIC.

Chez moi, chez ma mère ; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous ; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père ; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands !

CHRISTINE.

Ce serait déjà un titre à la considération de tous ; mais auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC.

Un service ! ah ! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, *toujours assise.*

Et pourquoi donc ?

ÉRIC.

Parce qu'il va encore m'imposer silence, parce qu'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent ; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes ; et avant de mourir je veux, dussiez-vous m'accabler de votre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments, et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, *se levant.*

Eric, au nom du ciel !

ÉRIC.

Vous le saurez !

CHRISTINE.

Ah ! malheureux ! croyez-vous que je l'ignore ?

ÉRIC, *transporté de joie.*

Christine !...

CHRISTINE, *effrayée, lui imposant silence.*

Taisez-vous! taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (*Mouvement de joie d'Eric.*) Que ce soit aujourd'hui la dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain je suis destinée à un autre, mon père l'exige, et soumise à mes devoirs...

ÉRIC.

Vos devoirs...

CHRISTINE.

Oui, je sais ce que je dois à ma famille, à ma naissance, à desdistinctions que je n'eusse pas désirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées et dont je serai digne. (*S'avançant vers lui.*) Et vous, Éric (*timidement*), je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois; dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on en remplit les devoirs; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC.

Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Ah, on vient!

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, *à Rantzau.*

Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (*A part.*) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, *l'apercevant.*

O ciel!

MARTHE *et* RANTZAU, *saluant.*

Mademoiselle de Falkenskield!...

ÉRIC, *vivement.*

A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU.

Eh ! mais, vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur.

ÉRIC, *troublé.*

Moi, monsieur le comte !

MARTHE, *à part.*

Un comte !... (*Avec mauvaise humeur.*) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

ANTZAU, *qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Eric, qui tous deux baissent les yeux.*

C'est bien !...c'est bien... (*Souriant.*) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre ; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, *voulant changer la conversation.*

Mais vous-même, monsieur le comte ; vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU.

Pourquoi cela ? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances ; ce sont eux qui éclaboussent ; et puis, moi, je n'ai qu'une parole ; je vous avais promis, en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (*le tirant de sa poche et le lui présentant*) le voici !

ÉRIC.

Quel bonheur ! je suis officier !

MARTHE.

C'est fait de moi...(*Montrant Rantzau.*) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, *se tournant vers elle.*

Je vous fais compliment, madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE.

Que voulez-vous dire ?

RANTZAU.

Ignorez-vous donc ce qui se passe ?

MARTHE.

Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU.

Ils sont tous dans la grande place ; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots : " Vive Burkenstaff, notre chef ! Burkenstaff pour toujours ! "... Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE.

Ah ! le malheureux !

RANTZAU.

Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée ! (*Souriant.*) Il y en a même quelques-uns qui crient : A bas les membres de la régence !

ÉRIC.

O ciel ! et vous ne craignez pas...

RANTZAU.

Nullement ; je me promène incognito, en amateur ; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous !

ÉRIC, *vivement.*

Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure !

RANTZAU, *lui prenant la main.*

J'y ai compté.

MARTHE, *remontant le théâtre.*

Ah ! entendez-vous ce bruit ?

RANTZAU, *à part, et prenant la droite.*

C'est bien ! cela marche ! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

Scène IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, *accourant tout essoufflé.*

Victoire !... victoire !... nous l'emportons !...

MARTHE, ÉRIC *et* RANTZAU.

Parle vite, parle donc!

JEAN.

Je n'en peux plus, j'ai tant crié!... Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille! et nous répétions, "Burkenstaff, Burkenstaff! qu'on révoque l'ordre qui le condamne; Burkenstaff!!!" Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix! Il a parlé et on a fait silence: "Mes amis, de faux rapports nous avaient abusés; je révoque toute espèce d'arrestation, et je vous jure ici, au nom de la reine et au mien, que monsieur Burkenstaff est libre et n'a plus rien à craindre."

MARTHE.

Je respire!...

CHRISTINE.

Quel bonheur!...

ÉRIC.

Tout est sauvé!

RANTZAU, *à part.*

Tout est perdu!

JEAN.

Alors, c'étaient des cris de: "Vive la reine! vive Struensée! vive Burkenstaff!" Et quand j'ai eu dit à mes voisins: "C'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique," ils ont crié: "Vive Jean!" et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, *à part.*

Un triomphe! il en perdra la tête!

RANTZAU, *à part.*

Quel dommage!... une révolte qui commençait si bien!... A quoi se fier à présent!

Scène X.

CHRISTINE, ÉRIC, *au fond;* BURKENSTAFF *et plusieurs notables qui l'entourent;* MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, *prenant plusieurs pétitions.*

Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit; je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, *à part.*

A la bonne heure!

BURKENSTAFF.

Je l'accepte dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, *criant en sortant.*

Vive Burkenstaff! vive notre chef!

BURKENSTAFF.

Notre chef!... vous l'entendez! quel honneur!... (*A Eric.*) Quelle gloire, mon fils, pour notre maison! (*A Marthe.*) Eh bien! ma femme, que te disais-je? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE.

Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez plus!

BURKENSTAFF, *s'essuyant le front.*

Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (*Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Eric.*) Que vois-je? mademoiselle de

Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (*A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.*) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que demandez-vous?...

RANTZAU, *froidement.*

Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, *déconcerté.*

Ah!... c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (*Appelant.*) Ma femme!... vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, *donnant un papier à Marthe.*

Voici ma note.

BURKENSTAFF, *criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.*

Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu?... (*Montrant la porte qui est sous l'escalier.*) Le vin du petit caveau.

MARTHE, *remontant l'escalier.*

Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF.

Eh bien! ne te fâche pas... (*A Rantzau.*) J'irai moi-même... (*Marthe remonte l'escalier et disparaît.*) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (*A Christine, d'un ton protecteur.*) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (*se reprenant*) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (*D'un ton d'importance.*) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU.

Faire reconduire mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF.

C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser...

Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff ... et pour escorter mademoiselle...

ÉRIC, *vivement.*

Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF.

A la bonne heure !... (*A Eric.*) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... Tu dirais : "Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire..."

JEAN.

Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, *saluant Christine.*

Adieu, mademoiselle... adieu, mon jeune ami.

(*Eric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.*)

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON. (*Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.*)

RATON.

On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU.

J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous ; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON.

Célèbre !... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU.

C'est toujours ainsi que cela arrive. (*A part.*) Et que cela s'en va. (*Haut.*) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON.

Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils

vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette ; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets ; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, *souriant.*

C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON.

Comme vous dites... ils m'aiment tant !... Aussi, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU.

On s'anime.

RATON.

On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, *souriant et le rappelant.*

Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, *se frappant le front.*

C'est juste... Je l'oubliais... (*Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.*) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi, et ma femme qui en ayons la clef.

RANTZAU, *à Raton qui ouvre la porte.*

C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON.

Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (*Frappant sur la porte.*) Six pouces d'épaisseur, doublée en fer ; et il y a une seconde porte exactement pareille. (*Prêt à entrer.*) Vous permettez, monsieur le comte ?

RANTZAU.

Je vous en prie... je monte au magasin. (*Raton est descendu dans le caveau ; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant :*) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les

trésors... (*montrant la clef qu'il tient*) il faut les mettre sous clef. (*Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins et disparaît.*)

Scène XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, *paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.*

Les voici... les voici... c'est superbe à voir, un cortége magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (*On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortége, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.*) Où est donc notre maître ? là-haut, sans doute. (*Courant à l'escalier.*) Notre maître, descendez donc !... on vient vous chercher... m'entendez-vous ?

MARTHE, *paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.*

Et qu'est-ce que tu as encore à crier ?

JEAN.

Je crie après notre maître.

MARTHE.

Il est en bas.

JEAN.

Il est en haut.

MARTHE.

Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, *en dehors.*

Vive Burkenstaff ! vive notre chef !

JEAN.

Et il n'est pas là... et on va crier sans lui. (*Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.*) Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, *en dehors.*

Vive Burkenstaff !... qu'il paraisse !... qu'il paraisse !...

JEAN, *à la porte de la boutique et criant.*

Dans l'instant... on a été le chercher, on va vous le montrer. (*Parcourant le théâtre.*) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, *rentrant par la droite.*

Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, *redescendant du magasin.*

Ni nous non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, *en dehors, avec des murmures.*

Burkenstaff!... Burkenstaff!...

JEAN.

Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE.

Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau?

JEAN.

Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites? (*Se frappant le front.*) Ah! mais... ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (*Courant au fond.*) Et la musique du triomphe qui va toujours!... Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!...

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc?

JEAN, *s'adressant à une douzaine de gens du peuple.*

Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître ... on s'est assuré de sa personne: et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, les amis!

LE PEUPLE, *se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.*

Nous voici!... Vive Burkenstaff!... notre chef... notre ami...

MARTHE.

Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN.

Il n'y a pas de mal ! c'est de l'enthousiasme ! et des carreaux cassés... Courons au palais !

TOUS.

Au palais ! au palais !

RANTZAU, *paraissant au haut de l'escalier et regardant ce qui se passe.*

A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, *agitant leurs bannières et leurs bonnets.*

A bas Struensée ! Vive Burkenstaff ! qu'on nous le rende ! Burkenstaff pour toujours !

(*Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction. La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield.—A gauche, un balcon donnant sur la rue.—Porte au fond, deux portes latérales.—A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CHRISTINE, LE BARON DE GŒLHER.

CHRISTINE.

Eh! mais, monsieur le baron, qu'est-ce que cela signifie? qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GŒLHER.

Rien, mademoiselle.

CHRISTINE.

Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher monsieur de Rantzau. A quoi bon cette réunion extraordinaire? il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GŒLHER.

Je l'ignore... mais il n'y a rien d'important, rien de serieux... sans cela j'en aurais été prévenu! ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE.

Ah! vous êtes nommé?

GŒLHER.

De ce matin!... sur la proposition de votre père, et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ses dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grâce au ciel, il n'en est rien: il m'est même venu là-dessus

quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de sa majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE.

Ah ! elle a ri !

GŒLHER.

Oui, mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... Me voilà lancé dans les affaires d'état, les affaires sérieuses, pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... oui, mademoiselle; il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... Je vous assure qu'on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant ... que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra !

CHRISTINE.

Vous au pouvoir !...

GŒLHER.

Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemark se rajeunisse... c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père...et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place, et vous sentez que monsieur de Falkenskield et moi...le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés, cela me faisait sourire ; si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, *écoutant.*

Taisez-vous !

GŒLHER.

Qu'est-ce donc ?

CHRISTINE.

Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GŒLHER.

Vous vous trompez.

CHRISTINE.

C'est possible.

GŒLHER.

Des gens du peuple qui se disputent ou se battent dans la rue ; voudriez-vous les priver de ce plaisir-là ? ce serait cruelle, ce serait tyrannique ; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE.

Ah ! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GŒLHER.

Est-il possible ?

CHRISTINE.

Oui, monsieur ; et sans le courage et la générosité de monsieur Eric Burkenstaff qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GŒLHER.

Monsieur Éric !... et de quoi se mêle-t-il ? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger ?... voilà, à coup sûr, une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, *entrant et restant au fond*

Une lettre pour monsieur le baron.

GŒLHER.

De quelle part ?

JOSEPH.

Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE.

C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GŒLHER.

Probablement... (*Lisant.*) "Je porte une épaulette ; monsieur le baron de Gœlher ne peut plus me refuser une satisfaction qu'il me faut à l'instant.

Quoique insulté, je lui laisse le choix des armes et l'attends aux portes de ce palais avec des pistolets et une épée.—ÉRIC BURKENSTAFF, Lieutenant au sixième d'infanterie." (*A part.*) Quelle insolence !

CHRISTINE.

Eh bien !... qu'y a-t-il ?

GŒLHER.

Ce n'est rien ! (*Au domestique.*) Laissez-nous... dites que plus tard... je verrai... (*A part.*) Encore une leçon à donner !

CHRISTINE.

Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GŒLHER.

Moi, troublé !

CHRISTINE.

Eh bien ! montrez-moi ce billet, et je vous croirai.

GŒLHER.

Impossible, vous dis-je !

CHRISTINE, *se retournant et apercevant Koller.*

Le colonel Koller ! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

SCÈNE II.

CHRISTINE, GŒLHER, KOLLER.

CHRISTINE.

Parlez, colonel : qu'y a-t-il ?

KOLLER.

Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, *à Gœlher.*

Vous le voyez... (*A Koller.*) Et comment cela ?

KOLLER.

On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GŒLHER.

Eh ! mais, ce ne serait pas déjà si maladroit !

CHRISTINE.

Y pensez-vous ? (*Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.*)

KOLLER, *à part et seul sur le devant.*

En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Hermann et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.

CHRISTINE, *regardant à la fenêtre.*

Voyez, voyez là-bas ! la foule se grossit et s'augmente, ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah ! cela me fait peur ! (*Elle referme la fenêtre.*)

GŒLHER.

C'est-à-dire que c'est inouï !... Et vous, colonel, vous restez là ?

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GŒLHER.

Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ses dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE.

Et lesquelles ?

GŒLHER, *troublé.*

Lesquelles ?... Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas ?

CHRISTINE.

Mais enfin, vous, monsieur, que feriez-vous ?

GŒLHER, *perdant la tête.*

Moi !... Écoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE.

Mais vous disiez tout-à-l'heure...

GŒLHER.

Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires... des gens qui devraient gouverner... Dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis ... c'est le seul... et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

Scène III.

CHRISTINE, GŒLHER; RANTZAU, *entrant par la porte du fond;* KOLLER.

GŒLHER, *courant à lui avec empressement.*

Ah! monsieur le comte, venez rassurer mademoiselle, qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien, elle est tout émue, toute troublée.

RANTZAU, *froidement et la regardant.*

Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... en amant bien épris. (*Apercevant Koller.*) Ah! vous voilà, colonel.

KOLLER.

Je viens prendre les ordres du conseil.

GŒLHER, *vivement.*

Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, *froidement.*

On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple.

GŒLHER, *vivement et avec approbation.*

Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU.

Monsieur de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GŒLHER, *de même.*

Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU.

Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE, *et* GŒLHER.

Et quel est-il ?

RANTZAU, *froidement.*

De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GŒLHER.

Ils n'ont peut-être pas tort, parce qu'enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU.

Il se lassera.

GŒLHER.

C'est ce que j'allais dire.

KOLLER.

Il fera comme ce matin.

RANTZAU, *s'asseyant.*

Oh ! mon Dieu, oui.

GŒLHER, *se rassurant.*

N'est-il pas vrai ?... Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER.

C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres. (*A Gœlher.*) Ainsi qu'au vôtre, monsieur.

GŒLHER.

Eh bien ! par exemple !

RANTZAU.

Quant au mien, je suis tranquille : je les en défie bien.

GŒLHER.

Et pourquoi cela ?

RANTZAU.

Parce que depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : " Ça servira pour la première fois."

CHRISTINE, *écoutant près de la fenêtre.*

Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GŒLHER.

J'en étais sûr ! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle, le ministre de la marine ?

RANTZAU, *froidement.*

Nous ne l'avons pas vu. (*Avec ironie.*) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité ! dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade !

GŒLHER, *avec intention.*

Et vous, vous vous portez bien ?

RANTZAU, *souriant.*

C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GŒLHER.

Eh ! qui donc ?

RANTZAU, *toujours assis et d'un air goguenard.*

Eh ! mais, par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GŒLHER.

Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, *le regardant froidement.*

Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois ?

GŒLHER.

Non, monsieur.

RANTZAU, *de même.*

Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte ; il faut encore être apte à succéder.

GŒLHER.

Et à qui s'adresse cet axiome ?

RANTZAU, *de même.*

A ceux qui manquent d'aptitude.

GŒLHER.

Monsieur, vous le prenez bien haut !

RANTZAU, *se levant et sans changer de ton.*

Pardon !... Allez-vous demain au bal de la reine?

GŒLHER, *avec colère.*

Monsieur !...

RANTZAU.

Dansez-vous avec elle ? Les quadrilles sont-ils de votre composition ?

GŒLHER.

Je saurai ce que signifie ce persiflage !

RANTZAU.

Vous m'accusiez de le prendre trop haut !... Je descends ; je me mets à votre portée.

GŒLHER.

C'en est trop !

CHRISTINE, *près de la croisée.*

Taisez-vous donc ! je crois que cela recommence.

GŒLHER, *avec effroi et remontant le théâtre.*

Encore ! Est-ce que cela n'en finira pas ?... c'est insupportable !

CHRISTINE.

Ah ! tout est perdu !... Ah ! mon père !...

Scène IV.

KOLLER, *à l'extrémité du théâtre, à gauche;* GŒLHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU, *à l'extrémité, à droite.*

FALKENSKIELD.

Rassurez-vous ! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GŒLHER.

Je le disais bien !... cela ne pouvait pas durer.

CHRISTINE.

Tout est donc terminé ?

FALKENSKIELD.

Pas encore ! mais cela va mieux.

RANTZAU *et* KOLLER, *chacun à part, et d'un air fâché.*

Ah ! tant pis.

FALKENSKIELD.

On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU.

Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non ; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits ; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, *à part.*

Ce sont les nôtres !

FALKENSKIELD.

On s'en est emparé.

KOLLER, *à part.*

O ciel !

FALKENSKIELD.

Et comme, cette fois, il faut en finir...

GŒLHER.

C'est ce que je répète depuis ce matin.

FALKENSKIELD.

Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU.

Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir ?

FALKENSKIELD.

Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER.

Sait-on leurs noms ?

FALKENSKIELD.

Hermann et Christian.

KOLLER, *à part.*

Les maladroits !

FALKENSKIELD.

Vous comprenez que ces misérables n'agissaient pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent ; et ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, *regardant* KOLLER.

Les nommeront-ils ?

FALKENSKIELD.

Sans doute !... leur grâce s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (*A Rantzau.*) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par là à la découverte d'un complot...

KOLLER, *s'avançant vers* FALKENSKIELD.

Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD.

Vous, Koller.

KOLLER.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU.

Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet ?

KOLLER.

Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour parler au comte Struensée ; mais, puisque vous voilà, messeigneurs...

FALKENSKIELD.

C'est bien... nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, *qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.*

Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD.

Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE.

Messieurs... (*Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque là, et se dispose à sortir par le fond.*)

Scène V.

KOLLER, GŒLHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, *à Gœlher qui veut se retirer.*

Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, *gravement.*

Où vos talents, et votre expérience nous seront d'un grand secours... (*A part et regardant Koller.*) Notre homme a l'air assez embarrassé; en tout cas, veillons sur lui et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir. (*Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.*

FALKENSKIELD.

Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir et que plus tard nous communiquerons au conseil. (*Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.*)

KOLLER, *cherchant ses phrases.*

Depuis longtemps, messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour

y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs ; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer ; je leur ai même proposé de le faire...

GŒLHER.

C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, *froidement.*

Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut !

KOLLER, *à Falkenskield.*

Ma ruse a obtenu le succès que je désirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GŒLHER.

Voyez-vous cela !...

KOLLER.

Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel, sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD.

Est-il possible ?

GŒLHER.

Même de ceux qui ne sont pas ministres ?... quelle horreur !... (*A Rantzau.*) Et vous ne frémissez point ?...

RANTZAU, *froidement.*

Pas encore. (*A Koller.*) Etes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous nous dites là ?

KOLLER.

J'en suis sûr... c'est-à-dire... je suis sûr qu'on me l'a proposé... et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, *cherchant à l'aider.*

C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition ?

KOLLER.

Si vraiment... Ce sont Hermann et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront

pas de s'en défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur... j'ai là des preuves ; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, *la prenant vivement.*

La liste des conjurés...

(*Il la parcourt.*)

RANTZAU, *avec compassion et à part.*

D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens ! Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver.

FALKENSKIELD, *lui remettant la liste.*

Tenez... Eh bien ! qu'en dites-vous ?

RANTZAU.

Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés ; cela ne prouve pas qu'il y ait conspiration ! Il faut en outre un but ; il faut un chef.

FALKENSKIELD.

Et ne voyez-vous pas que le chef... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie ?

RANTZAU.

Rien ne le démontre ; et à moins que le colonel... (*appuyant*) n'ait des preuves... positives... personnelles...

KOLLER.

Non, monseigneur.

RANTZAU, *à part.*

C'est bien heureux !... voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris !

GŒLHER.

Alors cela devient très-délicat !

RANTZAU.

Sans doute. (*Montrant la liste.*) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole, parce qu'il a plu à messieurs Hermann et Christian de faire une confidence à monsieur Koller... confidence, du reste, fort

bien placée... Mais enfin, et monsieur le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (*avec intention*) où il n'y a point commencement d'exécution il n'y a pas de coupable.

GŒLHER.

C'est juste!

FALKENSKIELD, *se lève vivement, Rantzau en fait autant.*

Eh bien!... laissons-les exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, *à part.*

Et allons donc!... on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD.

Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU.

À la bonne heure!

GŒLHER, *avec finesse.*

Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas...?

RANTZAU.

C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENSKIELD, *haussant les épaules.*

Laissez donc!

(*Il va à la table à gauche et écrit pendant que Koller remonte le théâtre et se tient au milieu un peu au fond.*)

RANTZAU, *à part.*

Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère, qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau! (*Regardant Koller.*) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve! (*Haut.*) Adieu, messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, *qui pendant ce temps s'est assis à la table et écrit un ordre.* (*A Gœlher.*)

Cet ordre au gouverneur... (*A Rantzau.*) Vous nous revenez... je l'espère ?

RANTZAU.

Je le crois bien ; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur ; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller ; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense...

FALKENSKIELD.

Qu'il aura.

RANTZAU, *avec intention.*

S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, *s'inclinant.*

Monsieur le comte, quels remercîments... !

RANTZAU, *avec mépris.*

Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense. (*Il sort.*)

KOLLER, *à part, redescendant le théâtre.*

Maudit homme ! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (*Saluant.*) Messieurs...

GŒLHER.

Je vous suis, colonel. (*A Falkenskield.*) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait.

(*Il sort avec Koller par la porte du fond.*)

Scène VI.

FALKENSKIELD, *seul, riant en lui-même.*

Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus ; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de cou-

pables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bon homme du reste, qui nous cédera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

SCÈNE VII.

CHRISTINE, *sortant de la porte à gauche,* FALKENSKIELD.

CHRISTINE.

Descendez-vous au salon, mon père ?

FALKENSKIELD.

Oui, dans l'instant.

CHRISTINE.

A la bonne heure ; car vos convives vont arriver ; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible ! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi ?

CHRISTINE.

Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD.

S'il en est ainsi, rassure-toi ; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE.

Dites-vous vrai ?

FALKENSKIELD.

Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraie, se trouve mal...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire ?

FALKENSKIELD.

Rien ; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE.

Parlez, parlez sans crainte... je devine... ce repas

avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-être même n'auront pas lieu ; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, *froidement.*

Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE.

O ciel !

FALKENSKIELD, *lentement et la regardant.*

Rien n'est changé ; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, *baissant les yeux.*

Je vous écoute, monsieur.

FALKENSKIELD.

Les affaires d'état n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi ; et, il y a quelque temps, j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance, un homme de rien, à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison, osait en secret vous aimer... (*Mouvement de Christine.*) Le saviez-vous, Christine ?

CHRISTINE.

Oui, mon père.

FALKENSKIELD.

Je l'ai congédié ; et, quels que soient ses talents, son mérite personnel, que je vous ai entendu élever beaucoup trop haut... je vous déclare ici, et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques, que, mon existence dût-elle en dépendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père ; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux !

FALKENSKIELD, *prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :*

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs ; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit

la vérité ; reste là dans ton appartement ; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, *seule, laissant éclater ses larmes.*

Il est parti !... je peux enfin pleurer !... pauvre Eric ! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé !... l'oublier ! et pour qui ?... Ah ! pourquoi n'a-t-il pas le rang et la naissance dont il était digne ! alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser même est un crime !... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre; et puisque je ne dois plus le revoir...

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, *enveloppé d'un manteau et entrant par la porte à droite.*

ÉRIC, *entrant vivement.*

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel !

ÉRIC, *se retournant.*

Ah ! Christine !

CHRISTINE.

Qui vous amène ? d'où vous vient tant d'audace ? et de quel droit, monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici ?

ÉRIC.

Pardon ! pardon mille fois !... tout-à-l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissai dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi ; je me suis dégagé de leurs

mains ; et, connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père ? pourquoi ce mystère ? ce manteau... ces armes que j'aperçois ? parlez, monsieur, je le veux... je l'exige !

ÉRIC.

Demain je pars ; le régiment où je sers quitte le Danemark... J'ai adressé à monsieur de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse ; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel !... un défi... j'en suis sûre ! le délire vous égare ! vous allez vous perdre !

ÉRIC.

Qu'importe ! si j'empêche votre mariage ! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Éric !... si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter monsieur de Gœlher et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, monsieur !... oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauve-garde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter ?

ÉRIC.

Ah ! que me demandez-vous ?... de vous sacrifier tout... jusqu'à ma vengeance !... et vous seriez à un autre ! et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné !...

CHRISTINE.

Non... je vous le jure !

ÉRIC.

Que dites-vous ?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre ; je veux l'être... oui, je

vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à monsieur de Gœlher ni à vous.

ÉRIC.

Christine !

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur ; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés ; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, *avec joie.*

Ah ! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop longtemps déjà vous êtes en ces lieux ; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation ; je n'ai plus que ceux-là, et s'il fallait les perdre ou les voir compromis ... j'aimerais mieux mourir !

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon ; ne craignez rien ; je m'éloigne. (*Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.*) O ciel ! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats !

ÉRIC, *montrant la porte du fond.*

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, *le retenant.*

Non pas... entendez-vous ce bruit ? (*Ecoutant près de la porte du fond.*) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous ... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue !

ÉRIC.

Perdue !... oh non ! je vous en réponds aux dépens de mes jours ! (*Montrant la porte à gauche.*) Là.

(*Il s'y précipite.*)

G

CHRISTINE.

O ciel ! mon appartement !

(*La porte s'est refermée ; Christine entend monter par la porte du fond, elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.*

SCÈNE X.

CHRISTINE, GŒLHER, FALKENSKIELD ; KOLLER, *un peu au fond, avec quelques soldats ;* RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS *et* DAMES ; DES SOLDATS *qui restent au fond, en dehors.*

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité ; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Qu'y a-t-il donc ?

GŒLHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance ; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GŒLHER.

Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU.

D'autres disent en avoir vu sept !... de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD.

Il y en avait au moins un, et il était armé ; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant ; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, *avec émotion.*

Non, vraiment.

FALKENSKIELD.

Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE (*dans le plus grand trouble*).

Tout-à-l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce ; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GŒLHER.

Impossible, nous en venons ; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD.

Peut-être bien !... voyez, Koller.

(*Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller*).

RANTZAU, *à part, sur le devant du théâtre à droite.*

Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous !

KOLLER, *rentrant et restant au fond.*

Personne !

RANTZAU, *à part.*

Tant mieux !

KOLLER.

Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, *à part, souriant.*

Le hasard ; les sots y croient tous !

FALKENSKIELD, *à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche.*

Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE.

Le mien ! y pensez-vous ?

FALKENSKIELD.

N'importe, entrez-y !

(*Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout-à-coup et Eric paraît.*)

Scène XI.

CHRISTINE, *à gauche sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle ;* ÉRIC, *qui vient d'ouvrir la porte à gauche ;* GŒLHER, KOLLER, *au milieu et un peu au fond ;* FALKENSKIELD *et* RANTZAU, *sur le devant, à droite.*

TOUS, *apercevant Eric.*

O ciel !

CHRISTINE.

Je me meurs !

ÉRIC.

Me voici, je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, *avec colère.*

Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille !

GŒLHER.

Au nombre des conjurés !

ÉRIC, *regardant Christine qui est près de se trouver mal.*

Oui, j'étais des conjurés ! (*Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.*) Oui, je conspirais !

TOUS.

Est-il possible !

KOLLER, *redescendant le théâtre.*

Et je n'en savais rien !...

RANTZAU.

Et lui aussi !

KOLLER, *à part.*

Il sait tout ; s'il parle, je suis compromis.

(*Pendant cet aparté Falkenskield a fait signe à Gœlher de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Eric, qu'il interroge.*)

FALKENSKIELD.

Où sont vos complices ? quels sont-ils ?

ÉRIC.

Je n'en ai pas.

KOLLER, *bas à Eric.*

C'est bien !

(*Il s'éloigne vivement. Eric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzau.*)

RANTZAU, *fait à Eric un geste de tête approbatif et dit à part.*

Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, *à Gœlher.*

Vous avez écrit ? (*Se retournant vers Eric.*) Point de complices ?... c'est impossible ; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez, prouvent un projet dont nous avions déjà la connaissance ; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être ; et ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC.

Je n'ai rien à répondre et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous ; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemark ; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GŒLHER, *toujours à la table.*

Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD.

Silence, Gœlher ! et puisque monsieur Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, *avec force.*

Oui !

CHRISTINE, *à Falkenskield.*

Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC.

Non, mademoiselle ; ce que je dis, je dois le dire ; je suis trop heureux de l'avouer tout haut (*avec intention et la regardant*), et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, *bas à Rantzau.*

C'est un homme perdu et son parti aussi.

RANTZAU, *à part et seul à la droite du spectateur.*

Pas encore! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff; maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin... (*Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher qui se sont approchés de lui.*)

FALKENSKIELD, *donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher et s'adressant à Eric.*

Telle est décidément votre déclaration?

ÉRIC.

Oui, j'ai conspiré; oui, je suis prêt à le signer de mon sang; vous ne saurez rien de plus.

(*Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent à ce mot délibérer tous trois ensemble à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche près d'Eric, lui dit à voix basse.*)

CHRISTINE.

Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, *de même.*

Qu'importe? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, *cessant de causer avec ses collègues et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Eric.* Assurez-vous de lui.

ÉRIC.

Marchons!

RANTZAU, *à part.*

Pauvre jeune homme! (*Prenant une prise de tabac.*) Tout va bien. (*Des soldats emmènent Eric par la porte du fond; la toile tombe.*

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrète à gauche.— A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

SCÈNE I.

LA REINE, *seule, à droite, assise près du guéridon.*

Personne ! personne encore ! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (*Lisant.*) " Malgré le contre-ordre donné par vous, un des conjurés a été arrêté hier soir dans l'hôtel de Falkenskield. C'est le jeune Eric Burkenstaff. Voyez son père et faites-le agir ; il n'y a pas de temps à perdre." Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur ! Il était donc des nôtres ! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenue ? Depuis hier je ne l'ai pas vu ; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis ; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter ; car je viens de voir le roi ; je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui ; mais sa tête est plus faible que jamais : à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et si ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, nomme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Oh ! non ; il a du cœur, du courage. Mais son père ! son père qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir ! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me comprendre, car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes ; c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, *entrant*

Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à votre majesté.

LA REINE, *vivement.*

Qu'il entre ! qu'il entre !

Scène II.

LA REINE, RATON, MARTHE, *portant des étoffes sur son bras;* L'HUISSIER, *qui reste au fond.*

RATON.

Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant ; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE.

Venez vite, je vous attendais.

RATON.

Votre majesté est trop bonne ! Vous n'aviez fait demander que moi ; j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et surtout la faveur dont votre majesté daigne m'honorer.

LA REINE.

Peu importe, si on peut se fier à elle. (*A l'huissier.*) Laissez-nous. (*L'huissier sort.*)

MARTHE.

Voici quelques échantillons que je soumettrai à votre majesté...

LA REINE.

Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive ?

RATON.

Eh non, vraiment ! je ne suis pas sorti de chez moi ; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clef.

MARTHE.

Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, *vivement.*

N'importe... Je vous ai fait venir, Burkenstaff, parce que j'ai besoin de vos conseils et de votre appui.

RATON.

Est-il possible ! (*A Marthe.*) Tu l'entends.

LA REINE.

C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON.

Vous croyez ?

MARTHE.

Et moi, n'en déplaise à votre majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille ; il n'a déjà été que trop question de lui.

RATON, *à voix haute.*

Te tairas-tu ! (*La reine lui fait signe de se modérer et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.*) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune !

MARTHE, *à demi-voix, à son mari.*

Une jolie fortune ! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave !

RATON, *hors de lui.*

Ma femme ! j'en demande pardon à votre majesté. (*A part.*) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (*Haut.*) Qu'exigez-vous de moi ?

LA REINE.

Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté !

RATON.

On me connaît ; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE.

Et pour être nommé bourgmestre ; car c'est là ce que tu désires maintenant.

RATON.

Ce que je désire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, *à Raton, pour le modérer.*

Silence...

RATON, *à demi-voix.*

Parlez, madame ; parlez vite !

LA REINE.

Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier ?

RATON.

Du tout.

LA REINE.

Ce n'est pas possible ! et cela m'étonne à un point...

RATON, *avec impatience.*

Moi aussi... car enfin, et puisque monsieur Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE.

Surtout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, *poussant un cri.*

Arrêté ! dites-vous ? mon fils est arrêté !

RATON.

On a osé arrêter mon fils !

LA REINE.

Quoi ! ne le savez-vous pas ?... accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, *courant à elle.*

C'est bien différent, et si j'avais su... pardon, madame... pardonnez-moi... (*Pleurant.*) Mon fils, mon pauvre enfant ! (*A Raton, avec chaleur.*) La reine a raison, il faut le délivrer.

RATON.

Certainement ; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, *qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.*

Et vous restez là tranquille ; vous n'êtes pas déjà au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte !

LA REINE.

C'est tout ce que je vous demande.

RATON.

J'entends bien, mais encore faut-il délibérer.

MARTHE.

Il faut agir... il faut prendre les armes... courir au palais... qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende ! (*Suivant son mari qui recule de quelques pas vers la droite.*) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête ; il y va du salut de tous, il y va de l'honneur du pays et de sa liberté !

RATON.

La liberté... t'y voilà aussi !

MARTHE, *hors d'elle-même et sanglotant.*

Eh ! oui, sans doute ! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste ; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE.

Elle est entre vos mains ; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause ; mais agissez !... agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE.

Oui, madame, et pour sauver mon fils ; comptez sur notre dévouement.

LA REINE.

Tenez-moi au courant de ce que vous ferez et des progrès de la sédition. (*Montrant la porte à gauche.*) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez.

RATON.

C'est très-bien... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, *l'entraînant.*

Il faut me suivre... mon fils nous attend... viens...

viens vite. (*A la reine.*) Soyez tranquille, madame, je vous réponds de lui et de la révolte !

(*Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant et par la porte du fond paraît l'huissier*)

LA REINE.

Qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ?

L'HUISSIER.

Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour votre majesté !

LA REINE, *à part.*

O ciel ! qu'est-ce que cela signifie ? (*Haut.*) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir.

(*Elle s'assied.*)

Scène III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD ; LA REINE, *assise à droite près du guéridon.*

FALKENSKIELD.

Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée ; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs ; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE.

Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, *avec intention et regardant la reine.*

Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence... mais...

FALKENSKIELD.

Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais, en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas long-temps im-

punis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE, *se lève.*

Un pareil ordre... à moi !... et de quel droit ?

FALKENSKIELD.

D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis long-temps je proposais : il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'état ; c'est devant le conseil de régence, seul tribunal compétent ; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE.

Monsieur le comte !...

Scène IV.

RANTZAU, *à gauche, à l'écart;* GŒLHER, FALKENSKIELD, LA REINE. (*Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect ; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.*)

GŒLHER, *à Falkenskield.*

Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire-général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux signatures.

FALKENSKIELD.

C'est bien.

GŒLHER, *étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.*

J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez

chargé, le projet d'ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, *à voix basse et lui montrant Rantzau.*

Taisez-vous donc.

GŒLHER, *à part.*

C'est juste; je ne le voyais pas. (*Regardant Rantzau dont la physionomie est restée immobile.*) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, *parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.*

L'arrêt d'Éric Burkenstaff! (*Lisant.*) Il est condamné!

LA REINE, *vivement.*

Condamné!

FALKENSKIELD.

Oui, madame, et le même sort attend désormais quiconque serait tenté de l'imiter.

GŒLHER.

J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de conseillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et priviléges, le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à madame.

FALKENSKIELD.

Vous le voyez; c'est auprès de vous, madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE.

Et, grâce à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, *à la reine.*

Je ne veux pas alors refuser à votre majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (*A Gœlher.*) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU ; LE PRÉSIDENT, *en habit noir* ; QUATRE CONSEILLERS, *également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui* ; GŒLHER, *au milieu du théâtre ;* FALKENSKIELD, *plus rapproché de* LA REINE, *qui se lève à l'arrivée des magistrats et se rassied à la même place à droite.*

FALKENSKIELD.

Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène : c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, *d'une voix ferme.*

Pardon, monseigneur : c'est quand l'état est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, *avec hauteur.*

Quelle que soit votre opinion à ce sujet, messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines, le droit de remontrance ; je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier ; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force ; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déjà nous avions fait grâce ; Éric Burkenstaff, convaincu, par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est

son arrêt que je signe. (*A Rantzau.*) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature.

(*Il s'approche de Rantzau.*)

RANTZAU, *froidement.*

Je ne la donnerai pas.

TOUS.

O ciel!

FALKENSKIELD.

Et pourquoi?

RANTZAU.

Parce que l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des priviléges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD.

C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU.

C'est tout haut, c'est partout qu'il faut protester contre l'injustice!

GŒLHER.

Dans ce cas-là, monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU.

Je ne le pouvais pas hier; vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que monsieur Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD.

Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GŒLHER.

Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD.

Messieurs, vous m'avez entendu... vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, *à Rantzau.*

Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie. (*Il sort, ainsi que les conseillers.*)

FALKENSKIELD.

Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU.

Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, *sortant.*

Vous me suivez, Gœlher ?

GŒLHER.

Dans l'instant. (*S'approchant de Rantzau d'un air railleur.* Je voulais auparavant...

RANTZAU.

Me remercier ?... Il n'y a pas de quoi... vous voilà ministre.

GŒLHER.

Je l'aurais été sans cela. (*Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main.*) J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais !

RANTZAU, *souriant.*

C'est vrai ! Alors, que je ne vous retienne pas ; hâtez-vous, ministre d'un jour !

GŒLHER, *souriant.*

Ministre d'un jour !

RANTZAU.

Qui sait ?... peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous fair perdre quelques instants de pouvoir ; ils sont trop précieux !

GŒLHER.

Comme vous dites. (*Il salue la Reine respectueusement et sort.*)

Scène VI.

LA REINE, *étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre ;* RANTZAU.

RANTZAU, *à part.*

Ah ! mes chers collègues étaient décidés à me destituer ; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE.

Je n'en puis revenir encore ! Vous, Rantzau, donner votre démission !

RANTZAU.

Pourquoi pas ! Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE.

Mais c'est vous perdre.

RANTZAU.

Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (*A part.*) C'est une pierre d'attente. (*Haut.*) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'état, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff ; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, madame, et c'est là surtout ce qui m'a décidé.

LA REINE.

En effet, on veut me retenir en ces lieux !

RANTZAU.

Si ce n'était que cela !...

LA REINE.

Ils ont d'autres projets... vous les connaissez ?

RANTZAU.

Oui, madame ; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Hermann et Christian...

LA REINE.

Ciel !... ils ont parlé !... Ce pauvre Koller sera compromis !...

RANTZAU.

Non, madame ; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE

Ce n'est pas possible !

RANTZAU.

La preuve... c'est qu'il est plus en faveur que jamais ... c'est que la garde du palais lui est confiée ; et quand je vous disais encore hier : Ne vous livrez point à lui... il vous vendra !...

LA REINE

A qui donc se fier ?...

RANTZAU.

A personne !... et vous en ferez la triste expérience ; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on est décidé à vous jeter dans un château-fort d'où vous ne sortirez plus. C'est ce soir même qu'on doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre... que dis-je ? celui qui l'a sollicité ..., c'est Koller...

LA REINE.

Quelle horreur !

RANTZAU.

Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE.

Lui ! Koller ! une pareille audace d'ingratitude !... Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main ?

RANTZAU, *souriant.*

Vraiment !

LA REINE

Vous allez voir.

RANTZAU.

Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même

temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, *qui a ouvert son secrétaire et qui y a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.*

Tenez... tenez!... et, si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, *prenant vivement les lettres qu'il met dans sa poche.*

Et que feriez-vous, madame, de la tête de Koller! Il ne s'agit pas ici de se venger... mais de réussir.

LA REINE.

Réussir!... et comment?... Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU.

Moi ... Y pensez-vous?

LA REINE, *vivement.*

Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple?

RANTZAU.

A lui seul?... non, madame.

LA REINE.

Il l'a bien fait hier.

RANTZAU.

Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui; l'autorité est avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même! c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment!... car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien.

LA REINE.

Que me reste-t-il alors?... Entourée d'ennemis ou de piéges; sans secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes jours peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte... et ma cause est perdue!

RANTZAU, *froidement et à demi-voix.*

C'est ce qui vous trompe... elle n'a jamais été plus belle.

LA REINE.

Que dites-vous ?

RANTZAU.

Hier, il n'y avait rien à faire, car vous n'aviez pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, qu'on veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez ! et lui, défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois ; le peuple se prononce toujours pour les opprimés ; vous l'êtes en ce moment... grâce au ciel ; c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre et dont il faut profiter !

LA REINE.

Et comment ? puisque le peuple ne peut me secourir !...

RANTZAU.

Il faut vous en passer ! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive de l'avoir pour allié.

LA REINE.

Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher ?

RANTZAU, *souriant.*

En les arrêtant dès ce soir !

LA REINE, *effrayée.*

O ciel ! vous oseriez...

RANTZAU, *froidement.*

Il ne s'agit pas de moi... mais de vous.

LA REINE, *étonnée.*

Qu'est-ce à dire ?

RANTZAU.

Un mot d'abord : êtes-vous bien persuadée, comme

je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence, ou une prison perpétuelle ?

LA REINE.

Je le crois fermement.

RANTZAU.

Avec une telle certitude on peut tout oser : ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence ! (*Lentement et montrant la porte à gauche.*) Cette porte conduit dans l'appartement du roi ?

LA REINE.

Oui ! je viens de le voir... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, *de même et à demi-voix.*

Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE.

Sans doute !... mais à quoi bon ? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir ?

RANTZAU, *à demi-voix et avec force.*

Que nous l'ayons seulement !...

LA REINE, *vivement*

Et vous agirez ?...

RANTZAU.

Non pas moi.

LA REINE.

Et qui donc ?

RANTZAU, *s'arrêtant.*

On frappe.

(*Montrant la petite porte à gauche.*)

LA REINE, *à demi-voix.*

Qui vient là ?

RATON, *en dehors.*

Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, *à demi-voix, à la reine.*

A merveille !... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE.

Y pensez-vous ?

RANTZAU.

Il est inutile qu'il me voie ; faites-le attendre ici quelques instants et venez me retrouver.

LA REINE.

Où donc ?

RANTZAU, *à demi-voix.*

Là !

LA REINE.

Dans l'antichambre du roi !
(*Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.*)

Scène VII.

RATON, LA REINE.

RATON, *entrant mystérieusement.*

C'est moi, madame, qui n'ai rien encore à vous annoncer, et qui viens à ce sujet consulter votre majesté.

LA REINE, *vivement.*

C'est bien !... c'est bien !... c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici... attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, *s'inclinant.*

Oui, madame.
(*La reine entre dans l'appartement à gauche.*)

Scène VIII.

RATON, *seul.*

Ça ne fera pas mal !... je ne serais pas fâché de savoir ce que j'ai à faire... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller ?... maître, qu'est-ce qu'il faut dire ?... maître, qu'est-ce qu'il faut faire ?... Est-ce que je sais ?... je leur réponds toujours : Attendez !... on ne risque rien d'attendre... il peut arriver des idées... tandis qu'en se pressant...

Scène IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, *à Marthe et à Jean qui entrent par la petite porte à gauche.*

Eh bien ?

JEAN, *tristement.*

Cela va mal... tout est tranquille !

MARTHE.

Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier : « Vive Burkenstaff ! personne n'a répondu !...

RATON.

Personne !... c'est inconcevable !... des gens qui m'adoraient hier !... qui me portaient en triomphe... et aujourd'hui ils restent chez eux !

JEAN.

Et le moyen de sortir ? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON.

Vraiment !

JEAN.

Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

MARTHE.

Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, *effrayé.*

Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère : « Madame, j'en suis bien fâché ; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE.

Ce n'est plus possible, notre maison est envahie ; des trabans de la garde y sont casernés ; ils mettent tout au pillage ; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir et peut-être pire encore.

RATON.

Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire!... Et où nous cacher maintenant?

MARTHE.

Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON.

Est-il possible!

MARTHE.

C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y sommes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir: décidez quelque chose.

RATON.

Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN.

Les ouvriers du port, les matelots norvégiens sont en liberté; ceux-là ne reculeront pas; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, *vivement*.

Il a raison! De l'or! de l'or! tout ce que nous avons!

RATON.

Permets donc...

MARTHE.

Vous hésiteriez?

RATON.

Du tout; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN.

Et qu'est-ce que vous dites donc?

RATON.

Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE.

Attendre!... Et qui vous empêche de prendre un parti?

JEAN.

Vous êtes le chef du peuple.

RATON, *avec colère.*

Certainement, je suis le chef ! et on ne me dit rien, on ne me commande rien ; c'est inconcevable !

Scène X.

Les Précédents, l'Huissier.

L'HUISSIER, *s'adressant à Raton et lui présentant une lettre sous enveloppe.*

À monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON.

De la reine ! c'est bien heureux ! (*A l'huissier qui se retire.*) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir !

MARTHE, *et* JEAN.

Qu'est-ce donc ?

RATON.

Silence ! Je ne vous le disais pas, je ne disais rien ; mais c'était convenu, concerté avec la reine ; nous avions notre plan.

MARTHE.

C'est différent.

RATON.

Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (*Lisant à part.*) "Mon cher Raton, je vous confie, comme chef du peuple cet ordre du roi..." Du roi ! est-il possible ! "Vous le remettrez vous-même à son adresse." Je n'y manquerai pas. "Après quoi, et sans entrer dans aucun détail ni éclaircissement, vous vous retirerez, vous sortirez du palais, vous vous tiendrez soigneusement caché." Tout cela sera scrupuleusement exécuté. "Et demain au point du jour, si vous voyez le pavillon royal flotter sur les tours de Christianborg, parcourez la ville avec tous les amis dont vous pourrez disposer, en criant : "Vive le roi !" C'est dit. "Déchirez sur-le-champ ce billet." (*Le déchirant.*) C'est fait.

MARTHE *et* JEAN.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

RATON.

Taisez-vous, femme ! taisez-vous ! les secrets d'état ne vous regardent pas ; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire... Voyons un peu... (*Prenant le papier cacheté.*) " A Raton Burkenstaff, pour remettre au général Koller."

MARTHE.

Koller.

RATON, *cherchant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Se rappelant.*) Ah ! je sais... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... tu ne te rappelles pas ?

MARTHE.

Si vraiment !

RATON.

Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE.

Y penses-tu ?

RATON.

Silence donc ! c'est dans notre plan. (*A Jean.*) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norvégiens dont tu nous parlais tout-à-l'heure ; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or ; on me le rendra... en honneurs et en dignités... et puis vous viendrez tous me trouver avant le point du jour, et alors...

MARTHE.

Cela sauvera-t-il mon fils ?

RATON.

Belle demande !... Oui, femme, oui, cela le sauvera ... et je serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN.

Laquelle ?

RATON.

Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête ! Quand il faut penser à tout, par où commencer ? Ah !

cette lettre à monsieur Koller, c'est par-là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi.

(*Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche; Koller paraît à la porte du fond; Raton s'arrête au milieu du théâtre.*)

SCÈNE XI.

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, *apercevant Raton.*

Que vois-je? Que faites-vous ici? qui êtes-vous?

RATON.

Que vous importe? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même qui êtes-vous pour m'interroger?

KOLLER.

Le colonel Koller.

RATON.

Koller! quelle rencontre! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER.

Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter?

MARTHE.

O ciel!

RATON.

Sois donc paisible! (*A Koller à demi-voix.*) Je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre; car nous sommes du même bord, nous nous entendons... vous êtes des nôtres.

KOLLER, *avec mépris.*

Moi!

RATON, *à demi-voix.*

Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, *vivement.*

Du roi!... est-il possible!... Qu'est-ce que cela signifie! (*Il ouvre la lettre qu'il parcourt.*) O ciel! un pareil ordre!...

RATON, *le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.*
Vous voyez déjà l'effet.

KOLLER.

Christian !... c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, monsieur, comment il se fait...

RATON, *gravement.*
Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement ; c'est l'ordre du roi ; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, *le retenant.*
Eh ! qu'y a-t-il donc dans ce papier ?

RATON.
Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (*A sa femme et à Jean.*) Viens, femme, partons.

JEAN.
J'aurai une place ! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... Je vous suis, notre maître. (*Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.*)

Scène XII.

RANTZAU, *sortant de la porte à deux battants, à gauche;* KOLLER, *debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.*

KOLLER.
Monsieur de Rantzau !

RANTZAU
Monsieur le colonel me semble bien préoccupé !

KOLLER, *allant à lui.*
Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU.
Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, *avec étonnement et à part.*
Sa démission !... l'autre parti va donc mal ! (*Haut.*) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU.

Un ordre!... et de qui?

KOLLER, *à demi-voix.*

Du roi.

RANTZAU

Pas possible!

KOLLER.

Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus depuis longtemps ni du gouvernement ni des affaires de l'état, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter, ce soir même, Mathilde et Struensée.

RANTZAU, *froidement et après avoir regardé l'acte.*

C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII., roi de Danemark.

KOLLER.

Qu'en pensez-vous?

RANTZAU.

C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, *avec inquiétude.*

Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que, feriez-vous à ma place?

RANTZAU.

Ce que je ferais!... D'abord je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER.

Vous agiriez; mais dans quel sens?

RANTZAU, *froidement.*

Cela vous regarde. Comme en toute affaire, votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage...

KOLLER.

Monsieur!...

RANTZAU.

C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre ; il y a là ; Au général Koller.

KOLLER, *à part.*

Au général !... ce titre qu'on m'a toujours refusé... (*Haut.*) Moi, général !

RANTZAU, *avec dignité.*

C'est justice ; un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, *lentement et le regardant.*

Pour récompenser ou punir il faut du pouvoir ; en a-t-il ?

RANTZAU, *de même.*

Qui vous a remis cet ordre ?

KOLLER.

Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU.

Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, *vivement.*

Votre excellence peut-elle me l'assurer ?

RANTZAU, *froidement.*

Je n'ai rien à vous dire ; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre : je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER.

Je comprends... (*Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.*) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord ; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, *lentement.*

Sont faciles... la garde du palais vous est confiée, vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés...

KOLLER, *avec incertitude.*

D'accord ; mais si l'on échoue...

RANTZAU, *négligemment.*

Eh bien ! que peut-il arriver ?

KOLLER.

Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, *se retournant vers lui avec fermeté.*

N'est-ce que cela qui vous arrête ?

KOLLER, *de même.*

Oui.

RANTZAU, *de même.*

Aucune autre considération ?

KOLLER, *de même.*

Aucune.

RANTZAU, *froidement.*

Eh bien ! alors rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER.

Que voulez-vous dire ?

RANTZAU.

Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER.

Et sous quel prétexte ? pour quel crime ?

RANTZAU, *lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.*

En faut-il d'autres que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore ?

KOLLER.

Monsieur, vous voulez me perdre !

RANTZAU.

Du tout, il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER.

Et comment ?

RANTZAU.

En obéissant à votre souverain.

KOLLER, *avec fureur.*

Mais vous êtes donc pour le roi ? vous agissez donc en son nom ?

RANTZAU, *avec fierté.*

Je n'ai pas de compte à vous rendre ; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne ; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence : cela me convenait alors, cela ne me convient plus aujourd'hui, et, puisque vous m'avez demandé des conseils, je vais vous en donner un. (*D'un air impératif et à demi-voix.*) C'est d'exécuter les ordres de votre roi, d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struenée, ou sinon...

KOLLER, *dans le plus grand trouble.*

Eh bien ! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU.

C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

KOLLER, *l'arrêtant.*

Monsieur le comte !

RANTZAU.

Eh bien ! que décidez-vous, colonel ?

KOLLER.

J'obéirai !

RANTZAU.

C'est bien ! (*Avec intention.*) Adieu... général !

(*Il sort par la porte à gauche, et Koller par le fond.*)

ACTE CINQUIÈME.

Un salon de l'hôtel Falkenskield. De chaque côté une grande porte ; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. À gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, deux flambeaux allumés.

Scène I.

CHRISTINE, *enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal ;* FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *entrant et donnant le bras à sa fille.*
Eh bien ! comment cela va-t-il ?

CHRISTINE.
Je vous remercie, mon père ; beaucoup mieux.

FALKENSKIELD.
Votre pâleur m'avait effrayé ; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE.
Vous le savez, j'aurais désiré rester ici ; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD.
Certainement ! que n'aurait-on pas dit de votre absence !... C'est déjà bien assez, qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu

remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête ?

CHRISTINE.

Mon père !

FALKENSKIELD, *reprenant d'un air détaché.*

Qui du reste était superbe... Une magnificence ! un éclat ! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons !... Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pouvoir ; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante ; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux... Avez-vous remarqué le baron de Gœlher ?

CHRISTINE.

Non, monsieur.

FALKENSKIELD.

Comment non ? il a ouvert le bal avec la reine et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre, car il a été nommé... Il succède décidément à monsieur de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE.

Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD.

Non... il a toujours tenu à se singulariser ; aussi nous ne lui en voulons pas ; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres, son temps est fini ; et la reine, qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE.

Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD.

Justement ! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE.

Votre gendre !

FALKENSKIELD, *d'un air sévère, et regardant Christine.*

Sans doute.

CHRISTINE, *timidement.*

Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de monsieur de Gœlher.

FALKENSKIELD.

Et pourquoi pas sur-le-champ ?

CHRISTINE.

Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD.

Mais cette émotion, quelle en était la cause ?

CHRISTINE.

Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée qu'au milieu de cette fête ; et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi ; cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand monsieur d'Osten, s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait ; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant : " C'est inutile, monsieur ; jamais de pitié pour les crimes de haute trahison ; ne l'oubliez pas." Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit : " Je ne l'oublierai pas, monseigneur, et bientôt peut-être je vous le rappellerai."

FALKENSKIELD.

Quelle audace !

CHRISTINE.

Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots : " Le ministre a raison ; il faut un exemple..." " Soit, disaient les autres, mais le condamner à mort!..." Le condamner ! ! ! à ce mot un froid mortel s'est glissé

dans mes veines ; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD.

Heureusement, j'étais là, près de toi !

CHRISTINE.

Oui, c'était une terreur absurde, chimérique, je le sens, mais que voulez-vous ? Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous ; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours ?

FALKENSKIELD

Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE.

C'est ce que je pensais... c'est impossible ; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui ; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD.

Certainement ; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE.

Vous retournez à ce bal ?

FALKENSKIELD.

Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et qui dansera probablement toute la nuit... Le jour ne peut pas tarder à paraître, je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Voilà ! quelqu'un ! (*Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.*) Allons ! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir. (*Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.*)

Scène II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE.

Je respire! je m'étais alarmée sans motif! il était question d'un autre. Hélas! il me semble que tout le monde doit être comme moi et ne s'occuper que de lui!...

JOSEPH, *qui s'est approché de Christine.*

Mademoiselle...

CHRISTINE.

Qu'y a-t-il, Joseph?

JOSEPH.

Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis long-temps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à mademoiselle en particulier.

CHRISTINE.

À moi!

JOSEPH.

Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE.

Qu'elle vienne!... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, *qui pendant ce temps a été chercher Marthe.*

Entrez, madame, voilà mademoiselle et dépêchez-vous, car il est tard.

(*Il sort.*)

Scène III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE.

Mille pardons, mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, *la regardant.*

Madame Burkenstaff!... (*Courant à elle et lui prenant les mains.*) Ah! que je suis contente de vous avoir reçue!... que je suis heureuse de vous voir! (*A part,*

avec joie et attendrissement.) Sa mère ! (*Haut.*) Vous venez me parler d'Éric ?

MARTHE.

Eh ! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant ! ... je viens de le voir.

CHRISTINE, *vivement.*

Vous l'avez vu !

MARTHE, *pleurant.*

Je viens de l'embrasser, mademoiselle... pour la dernière fois !

CHRISTINE.

Que dites-vous ?

MARTHE.

Son arrêt lui avait été signifié cette après-midi.

CHRISTINE.

Quel arrêt ?... qu'est-ce que cela signifie ?

MARTHE, *avec joie.*

Vous l'ignorez donc !... ah ! tant mieux ! sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai ?... Quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort ?

CHRISTINE, *poussant un cri.*

Ah !... (*Avec égarement.*) Ils disaient donc vrai !... c'était de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompée. (*A Marthe.*) Il est condamné ?

MARTHE.

Oui, mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé ; concevez-vous cela ? elle est mère cependant !... elle a un fils !

CHRISTINE.

Remettez-vous !... tout n'est pas perdu ; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE.

Et moi, je n'en ai plus qu'en vous !... Mon mari a des projets qu'il ne veut pas m'expliquer ; je ne devrais pas vous dire cela ; mais vous, du moins, vous ne me

trahirez point ; en attendant, il n'ose se montrer ; il se tient caché ; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter ? que puis-je faire ?... S'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le plaisir de l'embrasser ; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes !... Hélas !... il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE.

Éric !...

MARTHE.

Oui, mademoiselle, oui, l'ingrat en me consolant pensait encore à vous. " J'espère, me disait-il, qu'elle ignorera mon sort, qu'elle n'en saura rien... car heureusement, c'est de grand matin, c'est au point du jour..."

CHRISTINE.

Quoi donc ?

MARTHE, *avec égarement.*

Eh bien ! est-ce que je ne vous l'ai pas dit ?... Est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir ?... C'est tout-à-l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils !

CHRISTINE.

Le tuer !

MARTHE.

Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer !... défendez-le ! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah ! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abréger !... Mais vous voilà, je vous vois ; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grâce de mon fils.

CHRISTINE.

Je vous le promets.

MARTHE.

Vous leur direz qu'il n'est pas coupable ; il ne l'est pas, je vous le jure ; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots ; il n'a jamais songé à conspirer ; il ne songeait à rien qu'à vous aimer !...

CHRISTINE.

Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu ; c'est pour moi, pour me sauver qu'il marcherait à la mort !... Oh ! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE.

Est-il possible !

CHRISTINE.

Oui, madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui !

MARTHE.

Que voulez-vous dire ?...

CHRISTINE.

Rien !... rien !... retournez chez vous, partez ; dans quelques instants il aura sa grâce ; il sera sauvé !.. fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, *hésitant.*

Mais cependant...

CHRISTINE.

À ma parole... à mes serments.

MARTHE, *de même.*

Mais...

CHRISTINE, *hors d'elle-même.*

Eh bien !... à ma tendresse !... à mon amour !... Me croyez-vous maintenant ?

MARTHE, *avec étonnement.*

O ciel !... oui, mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (*Poussant un cri en montrant la croisée.*) Ah ! ah !...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous ?

MARTHE.

J'avais cru voir le jour !... Non, grâce au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... adieu !... adieu !...

(*Elle sort.*)

Scène IV.

CHRISTINE, *seule, marchant avec agitation.*

Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (*S'arrêtant.*) Oh! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!... eh bien!... quand je penserais à tout cela... à quoi bon?... Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie... et moi, par amour... je lui donnerai plus encore. (*Se mettant à la table.*) Oui, oui, écrivons; mais à qui me confier? à mon père?... oh! non; à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais! mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; elle aura pitié de moi. (*Ecrivant rapidement.*) Hâtons-nous; cette déclaration solennelle ne laissera pas de doute sur son innocence... *Signé*, Christine de Falkenskield... (*Laissant tomber la plume.*) Ah! c'est ma honte, mon déshonneur que je signe... (*Pliant vivement la lettre.*) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les moments sont précieux... et comment, à une heure pareille...? ah!... par madame de Linsberg, la première femme de chambre de la reine... en lui envoyant Joseph, qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

Scène V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine, qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.*

Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, *avec effroi.*

Mon père!...

FALKENSKIELD, *lisant.*

"A la reine Mathilde." Eh! mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à sa majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le

droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez...

(*Faisant le geste d'ouvrir la lettre.*)

CHRISTINE, *suppliante.*

Monsieur...

FALKENSKIELD, *l'ouvrant.*

Vous y consentez... (*Lisant.*) O ciel!... Éric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE.

Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère: non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déjà trop que mon imprudence ait pu nous compromettre; aussi je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD.

Signer un tel aveu!... et par ce témoignage, qui va, qui doit devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déjà en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE.

Qu'osez-vous dire! ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD.

Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE.

Mais vous êtes le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours

me jeter à ses pieds... Oui, monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours ; et je lui crierai : Grâce, madame ! sauvez Éric, et surtout sauvez mon père !

FALKENSKIELD, *la retenant par la main.*

Non, vous n'irez pas !... vous ne sortirez pas d'ici !

CHRISTINE, *effrayée.*

Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force ?

FALKENSKIELD.

Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas... (*Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir, mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri.*)

CHRISTINE.

O ciel ! voici le jour, voici l'instant de son supplice ; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver ; il ne nous restera plus rien... rien que des remords. Mon père ! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre ! ma lettre !

FALKENSKIELD.

Laissez-moi... relevez-vous.

CHRISTINE.

Non, je ne me relèverai pas : j'ai promis ses jours à sa mère ; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (*Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.*) Non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (*Poussant un cri.*) Ah ! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti... (*Courant à la croisée à gauche.*) Des soldats s'avancent et entourent un prisonnier ; c'est lui ! il marche au supplice ! il est peut-être temps encore ! ma lettre !

FALKENSKIELD.

J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse. (*Il déchire la lettre.*)

CHRISTINE.

Ah ! c'en est trop ! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime : oui, je n'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

FALKENSKIELD.

Christine !

(*On entend du bruit en dehors.*)

CHRISTINE, *avec force.*

Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer ; si le ciel, le sort... que sais-je ? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre ne m'empêchera d'être à lui ; j'en fais le serment.

(*On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil, la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.*)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *étonné.*

Monsieur de Rantzau chez moi ! à une pareille heure !

CHRISTINE, *courant à lui en sanglotant.*

Ah ! monsieur le comte, parlez... est-il donc vrai ?. . ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD.

Silence ! ma fille.

CHRISTINE, *avec égarement.*

Qu'ai-je à ménager maintenant ? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, *souriant.*

Un instant! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Éric existe encore.

FALKENSKIELD, *et* CHRISTINE.

O ciel!

CHRISTINE.

Et ce bruit que nous avons entendu. .

RANTZAU.

Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, *voulant sortir.*

C'est impossible! et ma vue seule...

RANTZAU.

Pourrait peut-être augmenter le danger; aussi, moi qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD.

Pour quelle raison?

RANTZAU.

Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, *stupéfait.*

Vous!

CHRISTINE.

Est-il possible!

RANTZAU.

Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD.

Je vous remercie de vos soins généreux, mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est monsieur de Gœlher; eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

Scène VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GŒLHER, FALKENSKIELD.

GŒLHER.

Est-ce que je sais ? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous : Qu'y a-t-il ? comment cela se fait-il ? tout le monde m'interroge et personne ne me répond.

FALKENSKIELD.

Mais vous étiez là cependant... vous étiez au palais...

GŒLHER.

Certainement, j'y étais ; j'ai ouvert le bal avec la reine ; et quelque temps après le départ de sa majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout-à-coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle ; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce que c'est ? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la Reine Mathilde vient d'être arrêtée par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD.

L'ordre du roi !... et Struensée ?

GŒLHER.

Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, *avec impatience.*

Et Koller, morbleu ! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul !

GŒLHER.

Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée par qui ? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD.

Lui nous trahir ! ce n'est pas possible !

GŒLHER, *à Rantzau.*

C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible ; mais en attendant on le dit, on le répète ; la garde du palais crie ; Vive le roi ! le peuple appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis crie encore plus haut ; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux ; enfin je n'ai pu rentrer à mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement ; et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU.

C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GŒLHER.

Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU.

Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier ? il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GŒLHER.

Monsieur !

RANTZAU.

Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère vous devez avoir besoin de repos ; je vous l'offre chez moi (*vivement*), ainsi qu'à tous les vôtres, seul asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux ? venez, mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons.

(*Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.*)

Scène VIII.

JEAN, *en dehors du balcon, à gauche ;* RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER.

JEAN, *les couchant en joue.*

Halte-là, messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, *poussant un cri et se jetant au devant de son père, qu'elle entoure de ses bras.*

Ah ! je suis toujours votre fille ! je le suis pour mourir avec vous.

JEAN.

Recommandez votre âme à Dieu !

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU ; ÉRIC, *le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond et se mettant devant* CHRISTINE, FALKENSKIELD *et* GŒLHER.

ÉRIC, *à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.*

Arrêtez !... point de meurtre ! point de sang répandu !... qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (*Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.*) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protégerai ! (*Apercevant Rantzau et courant à lui.*) Ah ! mon sauveur !

FALKENSKIELD, *étonné.*

Lui ! monsieur de Rantzau !

JEAN *et* SES COMPAGNONS *s'inclinant.*

Monsieur de Rantzau ! c'est différent ; c'est l'ami du peuple ; il est des nôtres.

GŒLHER.

Est-il possible !

RANTZAU, *à Falkenskield, Gœlher et Christine.*

Eh ! oui, certainement... ami de tout le monde ! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaff.

TOUS, *criant.*

Vive Raton Burkenstaff !

(*Rantzau remonte le théâtre, et Eric le traverse pour se placer près de Jean.*)

Scène X.

JEAN *et* SES COMPAGNONS, ÉRIC ; MARTHE, *entrant la première et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse;* RATON, *entouré de tout le peuple;* RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER ; *derrière eux* KOLLER ; *et au fond,* PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.

MARTHE, *embrassant Eric.*

Mon fils !... blessé ! il est blessé !

ÉRIC.

Non, ma mère, ce n'est rien. (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie :*) Vive Raton Burkenstaff !

RATON.

Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi : grâce à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS.

Vive Raton !

RATON, *à sa femme.*

Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE.

Et que m'importe, à moi ?... je ne demande plus rien : j'ai mon fils.

RATON.

Mais, silence, messieurs ! silence !... J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant ; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, *à ses compagnons.*

Et le roi a raison. (*Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.*) Une fameuse tête sans que cela paraisse. Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (*Avec joie.*) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, *tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.*

Jean !

JEAN.

Oui, notre maître. (*A ses compagnons.*) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON.

Jean, taisez-vous !

JEAN.

Oui, notre maître. (*Criant.*) Vive Burkenstaff !

RATON, *avec satisfaction.*

C'est bien, mes amis; mais du silence. (*Lisant.*) " Nous Christian VII., roi de Danemark, à nos fidèles sujets et habitants de Copenhague. Après avoir puni la trahison, il nous reste à récompenser la fidélité dans la personne du comte Bertrand de Rantzau, que, sous la régence de notre mère, la reine Marie-Julie, nous nommons notre premier ministre...

RANTZAU, *d'un air modeste.*

Moi, qui ai demandé ma retraite et qui veux me retirer des affaires...

RATON, *sévèrement.*

Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grâce! (*Continuant de lire.*) " Dans la personne du comte Bertrand de Rantzau, que nous nommons premier ministre, (*avec emphase*) et dans celle de Raton Burkenstaff, négociant de Copenhague, que nous nommons dans notre maison royale (*baissant la voix*) premier marchand de soieries de la couronne."

TOUS.

Vive le roi !

JEAN.

C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, *faisant la grimace.*

La belle avance !... et au prix que ça me coûte !...

JEAN.

Et moi, la petite place que vous m'avez promise?...

RATON.

Laisse-moi tranquille!

JEAN, *à ses compagnons.*

Quelle ingratitude!... moi qui suis cause de tout... aussi il me le paiera!

RANTZAU.

Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, je l'espère (*aux magistrats*), l'affection de mes concitoyens. (*A Eric.*) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, *avec franchise.*

Aucune; car, je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (*A demi-voix.*) Je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, *lui imposant silence.*

C'est bien! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, *à part, tristement.*

Fournisseur de la cour!

MARTHE.

Tu dois être content... c'est ce que tu désirais.

RATON.

Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une je perds la moitié de ma clientelle.

MARTHE.

Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, *montrant Rantzau et Koller.*

Pour que d'autres en profitent.

MARTHE.

Faites donc des conspirations!

RATON, *lui tendant la main.*

C'est dit... désormais je les regarderai passer, et je veux être pendu si je m'en mêle !

TOUT LE PEUPLE, *entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.*

Vive le comte de Rantzau !

FIN DE BERTRAND ET RATON.

NOTES.

Bertrand et Raton.—The following well-known fable of La Fontaine will show how appropriately these two personages were named by the author of "L'Art de Conspirer":—

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout ; Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
    Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galans y voyoient double profit à faire ;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : "Frère, il faut aujourd'hui
    Que tu fasses un coup de maître ;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
    Propre à tirer marrons du feu,
    Certes, marrons verroient beau jeu."
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
    D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
    Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
    Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
    N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
    Qui, flattés d'un pareil emploi,
    Vont s'échauder en des provinces
    Pour le profit de quelque roi.

—Book ix., Fable 17.

(See Hachette's edition, with notes by Francis Tarver, M.A. Oxon.)

ACT I.

Page 5 ... Salle: A large room. Etym. Old German *sal*, house, dwelling; Modern, *saal*. Notice.—Salle de spectacle, *play-house;* salle de l'Opéra; salle de concert; salle de bal; salle du trône; salle de verdure, *green arbour*.

5 ... Christian VII., King of Denmark, born in 1749, succeeded his father Frederick V. in 1766. He married in the same year Caroline Matilda, a sister of George III., King of England. His own physician Struensée, whom he had made a minister in 1770, soon took a great command over him; but after two years Struensée, being suspected of high treason, was put to death, and the whole authority passed into the hands of the Queen-Dowager, Julia Maria of Brunswick. The end of Christian's reign was unfortunate: Copenhagen was bombarded and taken by the English in 1807. Christian died at Rendsburg (Holstein) in 1808.

Scene I.

Page 5 *line* 2—Foule: Crowd, verbal substantive. Etym. fouler, Low Lat. *fullare*, to tread, to trample upon. Derivatives: Refouler, to drive back; foulure, sprain. Foulon, *fulonem;* Eng. *fuller*.

5 3—Ce serait une belle place que la mienne. *Que* is used here as a correlative of *ce*, for the sake of emphasis: *That place of mine would be a fine one*. Notice.—C'est une belle vertu que l'amour de la patrie. C'est une grande imprudence que de se fier aux promesses d'un ennemi. (Que, Lat. *quod*, may be used here to introduce the subject.)

5 7—Gazette: Etym. Ital. *gazetta*, a small coin, which was the cost of the newspaper sold in Venice; the paper soon took the name of the coin.

5 11—Norvége: Notice that *g* soft rejects the grave accent. Hence, though we write bègue, collègue, je lègue, with the grave, *g* being hard in these words, *g* being soft in the following words, we write them with the acute: liége, collége, piége, siége, manége, cortége, privilége, &c.

6 1—Sceau: Seal. Etym. Lat. *sigillum*, diminutive of *signum*, signe. In Old French *scels* or *seax* or *seel*. The *c* in the modern words *sceau* or *sceller*,

is a mistake in the spelling introduced in the sixteenth century. Notice.—The homonyms *seau* (*sitellus*, a masc. form of *sitella*), a pail; saut (*saltus*), a leap.

Page 6 *line* 14—Il faut bien qu'on . . . : Some should be returned to him now . . .

6 19—Visible : Disengaged. Notice.—He is always engaged until twelve o'clock; il n'est jamais visible avant midi.

6 23—Nous avons beau nous mettre sur les rangs : It is no use asking for anything. *Cf.* Engl. *It is all very fine*, avoir beau ; and, *To stand for*, se mettre sur les rangs.

6 24—Morbleu ! is an interjection which has no equivalent in English, and should not be translated. *Morbleu* and *parbleu* are frequently heard in good society, these words having by a euphemism of pronunciation entirely lost their former signification. Morbleu=Mort Dieu.

6 31—Douairière : Dowager. Some persons still pronounce dou-a-rière ; the correct modern pronunciation is, however, dou-ê-rière. Etym. douaire, L. Latin. *dotarium.* We find in the fourteenth century, *douagière.*

7 2—En vouloir : And she has still greater reason than I have to owe them a grudge. Notice.—Je vous en veux, I am angry with you ; Ne m'en veuillez pas, Forgive me.

Scene II.

7 7—Comme nous en étions convenus : As we agreed. Notice.—That agrees with what you said, cela convient à ce que vous disiez ; That situation would have suited him, cet emploi lui aurait convenu ; It becomes everyone to be modest, il convient à tout le monde d'être modeste ; It is oftener expedient (or advisable) to be silent than to speak, il convient plus souvent de se taire que de parler.

7 13—Belle-mère : Stepmother ; conveys also the meaning of marâtre, hard-hearted mother. The Old French *marastre* (Low Lat. *matrasta*, diminutive of *mater*) had not an offensive signification.

7 19—Avant l'âge : Before time. Notice.—Old age, vieillesse ; infancy, bas âge ; childhood, jeune âge ; early age, âge tendre ; manhood, âge viril ; middle-aged, entre deux âges. Age,

etym. Latin *ætaticum*, derived from *ætatem*. (*See* Brachet's Etym. Dict.)

Page 7 *line* 20—Anéanties : Completely ruined, reduced to nothing. Etym. Néant, Lat. *ne* or *nec*, and *ens*, *entis*, being. Notice.—Adoucir, to make sweet; alourdir, to make heavy; appauvrir, to make poor ; accourcir, to make short; &c. It may be established as a rule that verbs formed with adjectives belong to the second conjugation, in *ir*, while those formed with nouns belong to the first, in *er*. *Ex. :* tas, tasser ; jardin, jardiner; table, attabler ; front, affronter, &c.

8 3—George II., King of England, 1727—1760, was forty-four years of age at the time of his accession. Remarkable events :—1740 ; Accession of Maria Theresa to the Austrian dominions. The English support her against Frederick the Great of Prussia. 1743 ; Battle of Dettingen. 1745 ; Quadruple alliance between England, Holland, Austria, and Saxony against France. Battle of Fontenoy. 1746 ; Battle of Culloden. Defeat of the Pretender, Charles Edward of Scotland. 1748 ; Treaty of Aix-la-Chapelle. 1756 ; Commencement of the Seven Years' War. 1760 ; Canada conquered. Death of George II.

8 4—Louis XV. King of France, 1715—1774, was under the regency of Philippe, Duke of Orleans, until 1723. Remarkable events :—1741 ; Commencement of the war for the succession of Austria. 1745 ; Battle of Fontenoy. 1748 ; Treaty of Aix-la-Chapelle. 1756—1763 ; The Seven Years' War. Loss of the French colonies. Acquisition of Lorraine (1766), and Corsica (1768). Destruction of the power of the Magistracy by the abolition of their Parliaments (1771).

8 17—Comte : A count. Etym. Lat. *comitem*, companion. Notice.—Comté, county, which is now masculine, was formerly feminine ; hence La Franche-Comté, a province in the east of France. Comp. *conte*, tale, count, and *compte*, account, verbal nouns derived from conter and compter, both from Lat. *computare*, to compute, to count. The correctness of this Etym. is proved by the fact that It. *contare*, and Sp. *contar*, mean both to count and recount ; so also Germ. *erzählen*, to relate, is derived from *zahlen*, to count.

Page 8 *line* 36—Pouvoir . . . : Which gives M. a power that she will at once use against you. *Pouvoir* takes no article in this case, because it is a noun in apposition to "les prérogatives de la royauté."

9 1—La prévenir : To be beforehand with her. Notice.—Prévenir les besoins, les désirs, to anticipate wants, desires ; Prévenir un mal, to prevent an evil ; Etre prévenu en faveur de quelqu'un, to be prepossessed, prejudiced in favour of anyone ; Prévenir une personne d'une chose, to apprise any person of anything ; Je vous avais prévenu, I had forewarned you.

Scene III.

9 9—Cavalcade : Introduced in the sixteenth century from It. *cavalcata*, it has replaced in popular usage the word *chevauchée*, derived from *chevaucher*, to ride—Old Fr. *chevalcher*, from Low Lat. *caballicare*. Notice.—To ride is, in common usage, *aller à cheval*. Chevaucher and chevauchée are used in elevated style, and particularly in reference to the Middle Ages.

9 10—Se tient à cheval : Rides, sits on her horse.

9 13—Chevau-légers : A company of mounted life-guardsmen, so called because they wore lighter arms than the *gendarmes*. It is said they were brought to Henri IV. from Bearn in 1570, and ranked among his guards in 1593.

9 15—Je me rendais chez vous : I was sent to wait upon you.

10 14—Il est à croire que vous serez . . . : You will very likely be . . . Notice.—I should not think so, it is not very likely, *ce n'est pas à croire, ce n'est pas probable.*

Scene IV.

11 14—Quiconque : Whoever, is masculine naturally ; but in some phrases the adjective referring to it must be made feminine ; for instance, speaking to young girls we should say : *quiconque sera paresseuse sera punie.*

11 18—Au mépris de toutes les bienséances : In defiance of all propriety. Bienséance, etym. bien, and the present participle of seoir (Lat. *sedere*), to suit, to become. Notice.—Cela ne vous sied pas, that does not suit you, is not becoming.

Scene V.

Page 12 *line* 24—Nous en emparer ou nous en défaire : Take them prisoners, or make away with them (kill them).

13 17—Auxquelles je n'entends rien : In which I have no skill.

13 17—Dès ce soir : This very evening. Dès, etym. Lat. *de ex*, a double preposition, like *dans*, which represents *de-intus*.

13 18—Point de grâce : No pardon. Notice.—*Point* and *pas* commonly joined to the negative to enforce it, are also used negatively before substantives, adjectives, adverbs, &c., or alone, for the sake of rapidity, the verb and negative being then omitted. Ex. : Pas maintenant ; pas trop ; pas moi ; pas mauvais ; montrez-vous généreux —Point, *I shall not*, or *never*.

14 11—Il m'a avertie : He warned me. Avertir, etym. Lat. *advertere*, to turn towards. Notice.—*To advertise*, annoncer, afficher; *to avert*, détourner, éloigner. *An advertisement in the papers*, une annonce dans les journaux.

14 23—Partant : Consequently. Etym. par and tant, Lat. *per tantum*.

14 24—C'est ce qui vous trompe : That's where you are mistaken.

14 26—Causant avec : In conversation with. Causer, from Lat. *causari*, to defend a cause, then to discuss, lastly to talk.

14 33—S'y entendent à merveille : Understand perfectly that sort of business.

14 34—Il ne s'agit que de : We have only to. Notice.—De quoi s'agit-il ? what is the matter ; Il s'agit de son honneur, his honour is at stake ; Il s'agit de choisir le meilleur, the question is to choose the best ; Il ne s'agit pas de cela, that is not the question.

15 1—En fait de : In matter of. Etym. Lat. *factum*, fact. Notice.—The Lat. *ct* is frequently represented in French by *it*. Ex.: *Confectus*, confit ; *strictus*, étroit ; *coctus*, cuit ; *fructus*, fruit.

Scene VI.

15 27—Devait avoir tort : Could not fail being in the wrong. Tort, wrong ; from Lat. *tortus*, twisted, participle of *torquere*, to twist ; then Low Lat. *tortum*, a twist, damage, injustice. *Cf. wrong*, injury ; from *wring*.

Page 16 *line* 8—Je vous le jure : I promise you faithfully. Notice.—*Jurer* is used in French for *to affirm* strongly. Cela est arrivé, je vous jure, tout comme je vous le dis : It happened, I can assure you, just as I tell you.

16 20—Marche : Goes on, progresses (does any work). Marcher : To walk ; *lit.* to stamp about with one's feet, to tread, to beat down, from Lat. *marcare*, derived from *marcus*, a hammer. A Latin-French glossary of the thirteenth century has "*calcare=marcher.*"

17 26—Dans quel but : For what purpose (why should I) ?

17 26—Depuis longtemps je suis revenu des conspirations : I have long been disgusted with conspiracies (turned my back on conspiracies).

18 10—A n'en pouvoir douter : Most undoubtedly, for certain. Notice.—A vrai dire, to tell the truth ; à en croire ses amis, if we are to believe his friends (according to his friends) ; à y bien regarder, looking well into it ; à tout prendre, altogether ; à partir de ce jour, from this day forth.

18 11—Écarter : To reject, to remove from. Etym. escarter, compound of *ex* and carte, originally a term of card-playing, means properly to put some cards aside, reject them ; thence by extension to reject generally, *écarter*. *Cf.* Eng. *discard*. Justice discards friendship : la justice écarte l'amitié.

18 16—A cela près : Nevertheless (for all that).

18 19—Vues dont on ne peut méconnaître la haute portée : Designs the loftiness of which cannot be denied.

18 31—Poignard, pronounce *po-gnar ;* poignée (po-gnée) handful ; poignet (po-gnè) wrist ; empoigner (empo-gné) to grasp, seize ; all derived from poing Lat. *pugnus*. Notice.—When a word ends in *rd* or *rt*, the *r* is joined to the vowel at the beginning of the word following in preference to the *d* or *t*. Un poignard acéré, pron. *un po-gnar acéré.* Verbs in the third per. sing. of the pres. ind. followed by the pronoun are exceptions to this rule. Ex. : Il cour(t) encore ; il ser(t) à manger, but, *Où court-il ? à quoi sert-il ?*

19 10—Soient en jeu : Be at stake.

19 17—Quand il serait vrai : If even it were true, supposing. . .

19 29—Si cela m'arrivait jamais : If I ever did.

Page 19 *line* 32—Ne s'en douterait pas : Would not have the slightest idea of it. Notice.—Je doute de son affection, I doubt his affection ; Je me doutais de sa malice, I suspected his malice ; Je me doutais qu'il viendrait, I had an idea that he would come ; On ne s'en douterait pas, one would never think so.

19 34—Voici du monde : There is somebody coming. Notice.—Aller dans le monde, to go into society ; Avoir du monde, to have company. (*See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," ch. xix., phrase 924.)

Scene VII.

20 21—Farouche : Stern. Etym. Lat. *ferocem*, fierce, which has also given us *féroce*, ferocious. Notice.—Fier, adj., proud, comes from Lat. *ferus*, wild, &c.

21 1—Non pas : Certainly not.

21 5—Difficile : Hard to please. Notice.—He is too particular, il est trop difficile ; She pretends to be so nice, elle fait tant la difficile ; There is the difficulty, voilà le difficile.

21 9—C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, (que, *quod*, that thing) : The son of a tradesman is of so little consequence. *See* note, p. 5, l. 3.

21 30—S'il ne tenait qu'à moi : If I only could (if I had only myself to consult). Notice.—S'il ne tient qu'à cela, if that is all : Il ne tient pas à moi que......, it is not my fault that......; Qu'à cela ne tienne, do not let that make any difference—never mind ! (Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées ch. ii., phrase 82.)

22 8—A ce titre : As your friend (in that capacity).

22 17—C'est à vous d'en disposer : It is for you to dispose of it. Notice.—C'est bien *à* vous, it is good *of* you ; c'est mal *à* vous, it is wrong *of* you.

23 9—C'est inouï : I never heard of such a thing. *Ouïr*, to hear, formerly *oir*, from Lat. *audire*. Notice.—Lat. AU always begins by becoming *o* in French : as AURUM, *or*, gold ; CLAUSUS, *clos*, closed ; CAUSA, *chose*, a thing. This *o* usually remains in Modern French, except when followed by a consonant which disappears : in this case *o* becomes *ou* in Modern French ; as in LAUDO, Old French *loe*, Modern French *loue*. *Cf.* also AUT *ou*.

Page 23 *line* 11—Cela se trouve à merveille : A marvellous occasion.

Scene VIII.

23 14—C'est-à-dire que : Now (I must say that).

23 19—Messire : Master, compound of Old French *mes*, Lat. *meus*, and *sire*. *Cf. seigneur* (Lat. *seniorem*), *sieur*, *sire*.

24 9—Syndic : Syndic, assignee ; from Lat. *syndicus*, which is the Greek σύνδικος, from σύν, with, and δίκη, justice (a person elected by the members of a corporation to take charge of their interests).

24 22—Riant aux éclats : Laughing loudly, immoderately.

24 25—Si : Yes, they were (laughing at me). *Si*, adv. (Lat. *sic*, so), is sometimes used as an affirmative particle, but only to destroy a preceding negation. Ex : Est-ce que vous n'allez pas a Paris ? Si, j'y vais—Are you not going to Paris ? Yes, I am. Vous gagez que non, je gage que si—You bet it is not so, I bet it is. Si vraiment ; si fait. (*See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," ch. iii., phrase 113 —ch. xiii., phrase 616.)

25 1—Y pensez-vous : What are you thinking of ? (How dare you ?)

25 13—Y pensez-vous : Do you really think so ? You don't think so. (Nonsense !)

25 26—Il est une faveur : There is a favour. Notice.—*Il est*, impersonally, for *il y a*. Il est des hommes qui......, there are men who...... ; Il fut un temps où......, there was a time when......

26 1—Qui n'exerce plus...... : Who does not carry on his trade, who has given up business, who has no stock.

26 11—Elle se marie ! She is going to be married. Notice. — To marry (to join in matrimony), épouser ; to marry (to dispose of in marriage), marier.

26 12—Neveu : A nephew ; from Lat. *nepotem*. The feminine *nièce*, a niece, is said to come from *neptia*, found in Mediæval Lat. documents.

26 16—Rien : *See* note, p. 13, l. 18 ; and the Etymological Vocabulary in this book.

26 17—Fourniture : Supply (a large and splendid order).

26 20—Ameublement: Furniture, derived from *meuble*, Lat. *mobilis*, movable, then subst. for furniture.

26 20—Lampas : A rich silk material. Quinze-seize, a textile fabric 15-16 ell wide.

Scene IX.

Page 27 *line* 22—Pamphlet. Etym. Engl., *pamphlet*, of which Littré gives the following etymology :—"Pamphlet est dans Shakespeare *paunflet*, et *pamflet* dans des textes de 1510, de *palme-feuillet*, feuillet qui se tient à la main, d'après Pegges, dans Johnston; ce qui est probable."

27 24—Lèse-majesté : High treason. Lèse, treasonable, leze ; from Lat. *læsus*. We find this word in this sense in such phrases as "læsa majestas," in the Roman jurisconsults.

28 7—Je me brouille avec les noms : I get confused about names, I cannot very well remember names.

28 15—Bien entendu que . . . . : Of course no harm should be done to him.

28 17—Mettons-en huit : Let us say eight.

30 19—Vous retardez : Your watch is slow. (See Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," ch. ii., phrase 70.)

ACT II.

32 ... Boutique : A shop. Corrupted from Lat. *apotheca*. For the analysis of this word *see* Brachet's Etym. Dict., translated by Kitchin, § 172, Introduction.

32 ... Portes vitrées : Glass doors. Vitre, from Lat. *vitrum*, which has also given *verre*, glass. Notice.—The need of greater ease in pronunciation shows itself in French by the general weakening of the Latin letters. In this case the letters in contact being dissimilar, the French language assimilates them ; it changes *tr* into *rr : vitrum*, verre. It does the same with *dr*, *adripare*, arriver : *quadratum*, carré. *Une vitre*, or *un carreau de vitre*, a pane of glass ; *casser les vitres*, to break the windows.

32 ... Livres de caisse : Cash-books. Caisse, from Lat. *capsa*. Notice.—*Ps* becomes *ss* by assimilation. *See* above.

32 ... Echantillons : Patterns. Diminutive of Old Fr. *échantil* (originally *eschantil*, *escantil*), composed of *ex* and Old Fr. *cant* (a corner, a piece), which comes from Lat. *canthus*.

Scene I.

Page 32 *line* 12—Je suis à écrire : I am writing. Notice.—Il est *à* se promener, he is out for a walk. Vous n'êtes pas *à* ce que je vous dis, you are not paying attention to what I say to you. Il est toujours *à* se plaindre, he is always complaining (always *at* it).

33 5—En quelle estime je suis auprès d'elle : How high I am in her estimation ; how highly she thinks of me.

33 7—Qu'est-ce qu'il te reviendra de cela? What good will that do you? (What will you get in return?) Notice.—Que vous revient-il? How much have I to give you? Je n'en reviens pas, I cannot recover from my astonishment (fam. I cannot make it out.)

33 12—Quartier : District (ward).

33 17—Il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne : Purveyor to the king (or queen) indeed ! I have something better in view ! I mean to be . . .

33 19—Prévôt des marchands : A person set over the tradesmen of a town. Old Fr. prevost, from Lat. *præpositus*, one put over others, a provost. *Cf.* préposé, overseer.

33 19—Bourgmestre : Burgomaster (the title of the chief magistrate in the cities of Germany, Belgium, Switzerland, &c.). From German *Burg*, a borough, a city ; and *Meister*, master.

Scene II.

34 8—Il n'en finira pas : He will never have done.

34 9—Touché : Received (money). Notice.—Toucher du piano, to play on the piano. Il a un mauvais toucher, he has a bad touch. Les touches d'un piano, the keys of a piano (the finger-board).

34 10—Gorge de pigeon : Shot-colour. *Cf.* robin redbreast, *rouge-gorge*.

34 15—Je m'accommoderais bien : I should rather like, I should not mind.

35 6—Du bruit : A noise. The English word *noise* is the Old Fr. word *noise*, from Lat. *nausea*, properly disgust, then annoyance, then quarrel. We still say *chercher noise*, to pick a quarrel.

35 10—Ça me fait plaisir : I like it. (What is that to you? It is fun.)

Page 35 *line* 19—Quel ennui : How vexing ! (fam. What a bore !) Ennui : Etym., Mot important, mais d'origine douteuse. Diez propose le Latin *odium : est mihi in odio*, cela m'ennuie ; d'où un substantif *inodium*, qui permet la dérivation de toutes les formes romaines, l'italien *noja* ayant perdu l'*i* par une aphérèse qui n'est pas rare dans cette langue. Ce qui donne beaucoup de force à cette étymologie, c'est que *inodio* se trouve effectivement dans l'ancien parler venitien, dont Diez rapporte ces exemples-ci : *plu te sont a inodio*, en italien *più ti sono a noja*, en français *plus te sont à anoi*. Littré, Dictionnaire.

36 5—On peut se passer de tout le monde ; on n'a que faire des grands seigneurs . . . : One can do by oneself ; one needs not have anything to do with grandees. Notice. — Se passer de, to do without. (*See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," ch. iii., phrase 96.)

36 18—Ce n'est plus ça : It is quite another thing.

36 32—Si tu te mets sur ce chapitre : If you begin to talk about your son . . .

37 15—Que veux-tu ? : Why would you have me visit him ? Notice.—C'est fait maintenant, que voulez-vous ? : It is done now, it cannot be helped !

37 21—Cacher : To hide, conceal. From Latin *coäctare*, to be pressed together, whence by extension comes *se cacher*, *i.e.*, to crouch down, to hide oneself. *Cacher* was used in French in the active sense of "to press under foot" in the line of Ronsard. *A pieds deschaux cache le vin nouveau*, "Barefoot he presses out the grape ;" which proves the origin of the word without doubt. Brachet, Etym. Dict. Derivatives : *cache*, *cachette*, hiding-place. *Cachet*, a seal ; *cachot*, a dungeon.

37 26—Ce sont là des affaires de ménage : These are your own concerns (these are matters of housewifery).

Scene III.

38 10—Tout haut : Loudly, openly. Notice.—Lisez tout haut : Read aloud ; Lisez tout bas : Read to yourself ; Parlez haut et clair : Speak out ; Vous le prenez trop haut : You assume too high a tone.

Page 38 *line* 18—C'est ce qui vous trompe : There you are mistaken. Tromper, to deceive, to cheat, is derived from *trompe* (origin unknown), a horn, a trumpet. Then *tromper* is, properly, to play the horn, alluding to quacks and mountebanks, who attracted the public by blowing a horn, and then cheated them into buying.

38 22—Mon Dieu ! Good Heavens ! Notice.—Mon Dieu ! is frequently (however wrongly) used in French as an exclamation of no religious import ; it corresponds to the English "Dear me !" "Gracious me !" Great care should be taken when it has to be rendered in English.

39 2—Ça vous trouble : It makes one quite confused.

39 7—Qui n'est que trop bien instruite : Who is but too well informed.

39 12—D'un instant à l'autre : At any moment.

39 22—Il est bon : It is a good thing. Notice.—Il est bon que vous sachiez cela, it is proper you should know that ; Si bon vous semble, if you think proper ; C'est bon ! well and good, all right ; Il fait bon ici, it is comfortable here.

40 21—Ah ! par exemple ! Well, indeed !

40 23—Tapage : An uproar (fam. a row). Un tapageur, a noisy fellow, a rioter.

41 3—Tant pis : I am very sorry (so much the worse).

Scene IV.

42 20—Je n'en veux pas, je ne veux rien : I will not have them, I don't want anything.

44 19—Fat (the *t* is sounded) : A fop ; from Lat. *fatuus*.

Scene V.

45 ... Regardant la cantonade : Looking behind the scenes. Etym. Ital. *cantonata*, interior of the slips in a theatre.

45 20—C'est ça ! . . . : That's it ! all right ! . . . go on.

46 5—Soldats aux gardes : Guardsmen. Soldat, etym. *soldato*, from Lat. *soldare*, to pay ; Old French *soldoier* (*soldicare*), whence the English *soldier*.

46 14—Pas si bête : I was not such a fool (as to keep quiet).

Page 46 *line* 31—Un combat acharné: A desperate fight. Archarner, etym. *a*, and *chair*, flesh; Old French *char*, originally *charn*, from Lat. *carnem*. ACHARNER was originally a term of falconry, meaning to put flesh on the lure, to excite the bird. From this proper sense of giving the falcon a taste of flesh, to teach him to tear other birds to pieces, comes the figurative sense of exciting, irritating animals, then men, against one another.

47 8—Hôtels: Mansions. Notice.—*Maison*, *hôtel*, *palais*, *château*. "Les bourgeois occupent des maisons; les grands, les riches, à la ville, occupent des hôtels; les rois, les princes, les évêques y ont des palais; les seigneurs, les riches ont des châteaux dans leurs terres."—Littré.

Scene VI.

48 6—Ma foi: Forsooth.

48 9—Est-elle bonne: How silly she is!

Scene VII.

49 7—Nous sommes si peu de chose: We are such small people.

49 21—Dussiez-vous m'accabler: Even if you were to overwhelm me. Notice.—The imperfect subjunctive of *devoir*, placed at the beginning of a phrase, is used in the sense of *quand même*, even if: *Dussé-je être blâmé, je vous soutiendrai*, Even if I were to be blamed, I shall support you. Dût cela me nuire, je le ferai, I shall do it, even if it were to hurt me; &c.

49 22—Accabler: To overwhelm. Etym. the Greek καταβολή, in the sense of an overthrow, passing from the abstract to the concrete sense of a machine wherewith to overthrow, produced late Lat. *cadabulum*, a balista, which became Old French *cadable*, next *caable*, a catapult. From this sense of a machine of war to crush one's foe by throwing great stones to overthrow him, *caable* comes to have the more general sense of the act of overthrowing, and gives the derivative *accabler*, to be crushed under some heavy mass. Finally, *accabler* loses all but its figurative sense, and is found in its modern signification alone in 1681, Richelet's Dict.

Page 50 *line* 3—Tenu compte de : Taken account of (and thanked you for).

Scene VIII.

51 4—C'est fini : That's the end of it (decidedly).

51 8—Chevalier : Knight, from Lat. *caballarius*. Notice.—*Cavalier*, horseman ; *cavalier*, knight (at chess).

51 19—C'est fait de moi : Woe is me (I am undone ; it is all over with me).

51 25—Atelier : A workshop. Old French *astelier* (Bernard Palissy has *hastelier*), from Lat. *hastellarius*, a place at which are made the *hastellæ* (for *hastulae*, *i.e.* little planks, splints, in Isidore of Seville). *Hastella* becomes in Old French *astelle*, a splint, now *attelle*. The *astelier* (place for making these *astelles*), was at first simply a carpenter's workshop, whence it came to mean a workshop generally.

52 13—Je me réclamerais de vous : I should make use of your name.

52 19—On n'aura pas besoin de s'en mêler : There will be no need to interfere.

Scene IX.

52 20—Nous l'emportons : We carry the day !

53 2—Je n'en peux plus : I am quite exhausted.

53 5—Qu'on révoque l'ordre : Repeal the order. Notice.—Révoquer en doute, To call in question. To revoke (at cards), Renoncer.

53 7—En grand costume : In full dress.

53 26—La maison commune : The town-hall.

53 27—Il en perdra la tête : It will make him go out of his mind.

53 29—A qui se fier à présent : One does not know what to trust to now !

Scene X.

54 2—Il faudra bien qu'on y fasse droit : They will have to do justice to them.

54 6—A la bonne heure ! I am so glad !

Page 54 *line* 17—Une puissance . . . un pouvoir: An authority, a power. Notice.—*Pouvoir* is the infinitive of the verb; *puissance* is the present participle with the final *ance;* so that *pouvoir* simply marks the action, and *puissance* something lasting, permanent: On a la puissance de faire une chose, et on exerce le pouvoir de la faire. It is for this reason that we say *la puissance d'une machine*, the power of an engine; Une machine de la puissance de 50 chevaux, An engine of fifty-horse power.

55 6—Pour ce qui est du commerce: With regard to mercantile affairs.

55 11—Voici ma note: This is a memorandum of what I want.

56 1—Carrosse: Carriage; introduced in sixteenth century from Italian *carrozza*. Notice.—*Carrosse* infers an idea of luxury or pomp, and can only be used in particular cases; like the Italian word, it was once feminine, but is now masculine. *Voiture, f.*, a coach, a carriage, is the word in general use.

56 5—A la bonne heure! Very well!

SCENE XI.

57 4—M'a fait disparaître: Has put me out of the way.

57 9—On s'anime: One gets excited.

57 17—Le bon endroit: The right place. Etym. *en* and *droit;* lat. *directus*. Endroit, an adverb in Old French, meaning "right before one," became later a substantive, meaning a place; part, piece, passage (of a book, speech); right side (of cloths, stuffs, &c.). *L'envers* de ce drap est aussi beau que *l'endroit*, the wrong side of this cloth is as fine as the right side.

SCENE XII.

58 17—Parcourez la maison: Look all over the house.

59 2—Ça me fait mal: I can't bear it . . .

59 11—Laissez donc! Nonsense! (leave off).

59 17—Qu'est-ce qui lui prend donc? What possesses him?

60 4—A la bonne heure, au moins . . . : Now then, it's all right . . .

ACT III.

Scene I.

Page 61 *line* 14—De ce matin : Only this morning.

61 17—Algarade : A sudden outburst of temper. Introduced in the seventeenth century from Spanish *algarada,* which comes from Arabic *al,* the, and *gharet,* military incursion. Notice.—Il m'a fait essuyer une terrible algarade, he rated me fearfully, he blew me up terribly.

62 11—En se jouant : With the greatest facility. En plaisantant, as a sport.

62 12—Que j'arrive seulement au pouvoir : Let me only come into office.

62 14—En confidence : In confidence, as a secret. Notice. —*Confidence* must not be confounded with *confiance.* I have great confidence in you, j'ai grande confiance en vous ; That inspires confidence, cela donne de la confiance ; I put an entire trust in him, j'ai pris une entière confiance en lui.—He was in the secret, il était dans la confidence ; Listen attentively to the disclosure I am going to make you, écoutez attentivement la confidence que je vais vous faire.

62 23—Gendre : Son-in-law ; from Lat. *gener,* by regular contraction of *generum* into *gen'rum,* whence *gendre.*

63 7—La corbeille : Wedding presents, which a bridegroom sends to his bride in a beautifully ornamented basket ; from Lat. *corbicula,* diminutive of *corbis,* basket.

63 19—Depuis quand lui est-il permis . . . : How long has he been allowed (has he taken the liberty) . . .

63 20—A coup sûr : To be sure.

Scène II.

65 3—En attendant : Meanwhile.

65 7—Y soit pour rien : Having anything to do with it.

65 11—C'est-à-dire que . . . : I must say . . .

65 23—Écoutez donc : Well now (stop a moment).

65 24—A l'improviste : On a sudden ; from Italian *improvvisto,* from *in,* negative, *pro,* in advance, and *visto,* seen.

Page 66 *line* 5—Voilà mon avis . . . c'est le seul . . . : This is my opinion . . . it's the only one (that can reasonably be entertained) . . . Notice.—Nous ne sommes pas du même avis, we have not the same opinion ; J'ai changé d'avis, I altered my mind ; Je vous en donnerai avis, I will inform you of it.

SCENE III.

66 5—Avec empressement : Precipitantly.

66 10—Tout émue, toute troublée. Notice.— Tout, adverb, immediately preceding an adjective in the feminine beginning with a consonant or an *h* aspirate, must agree with it in gender and number ; euphony is the cause of this anomaly.

67 10—Oh ! mon Dieu, oui : Just so.

67 11—N'est-il pas vrai ? . . . : Will he not ? . . .

68 12—A l'extrémité : Dying.

68 16—De votre vivant : During your life. Notice.—Je le voyais souvent du vivant de son frère, I used to see him frequently when his brother was alive.

68 18—Vous avez fait votre droit : You have studied law. Notice.—Etudiant en droit, a law student ; Docteur en droit, doctor of law.

68 19—Code danois : Danish code. *Code*, collection of laws, constitutions, &c., from Lat. *codex*, properly a writing - tablet or table - book. Notice.—Code de droit romain, civil law ; Code militaire, martial law ; Code pharmaceutique, dispensatory.

68 25—Vous le prenez bien haut : You assume a very high tone.

69 5—Je saurai ce que signifie ce persiflage : What do you mean by such quizzing? Etym. *per* and *siffler*, to hiss.

> De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
> Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
>
> —Gresset, " Le Méchant," a play represented in 1745.

SCENE IV.

70 4—Se dérober aux honneurs : To shun the honour . . and to flee from sight.

70 12—Tambour battant et enseignes déployées : With the drums beating, and flying colours.

Page 70 *line* 19—Prendre à tâche : To endeavour (to make it their business).
70 24—Il faut en finir : We must put an end to it.

Scene V.

73 3—J'ai fait le mécontent : I pretended to be a malcontent (displeased with the Government).
74 1—Ne manqueront pas de s'en défendre : Will not fail to deny it.
74 16—Appuyant : Laying a stress on his words.
74 25—Faire une confidence : To confide a secret. *See* p. 62, l. 14.
75 11—Et allons donc : Now then (he is come to it) !
75 18—A la bonne heure : That is the way !
75 23—Laissez-donc : Nonsense !
75 26—Tombée dans l'eau : Fallen to the ground (unsuccessful). *See* Hachette's " Formes Idiomatiques Comparées," ch. xxiv., phrase 1180.
76 3—Je le crois bien : I should think so ; most certainly.

Scene VII.

77 13—S'il en est ainsi : If such is the case.
78 12—Un homme de rien : Nobody. The Spaniards call a nobleman, a gentleman, *hidalgo*, from *hijo*, son, and *de algo*, of something.
79 3—Garde-toi d'en sortir : Take care you do not come out.

Scene XI.

85 8—Attenter à leurs jours ; Make an attempt upon their lives (lay violent hands on them). Notice. —Voici l'endroit où j'ai reçu le jour, This is the place where I was born ; Cet homme en veut à vos jours, that man has a design upon your life.

ACT IV.

Scene I.

Page 87 *line* 1—Personne: Nobody. With omission of the negative, *see* p. 13, l. 18.

87 14—Espérant m'en faire un appui: In the hope that he would befriend me (help me, support me). Appui, from appuyer, Low Lat. *appodiare*, from *podium* (a balcony, in Pliny; a base, pedestal, in other writers). *Podium* has produced *pui*, as *hodie* has *hui* in *aujourd'hui*.

88 1—Qu'il entre! Show him in!

Scene II.

88 2—Tu vois, femme: You see, my dear (wife).

88 15—Il n'est plus question de cela; We have nothing to do with that now; we have quite a different matter to deal with. Notice.—There's no longer any question about that, cela n'est plus en question; Il n'y a plus a en douter. Il est question d'abattre cette maison, it is in contemplation to pull down this house.

88 19—Sous clef: Under lock and key, locked up. Clef is also spelt clé, the *f* being never pronounced; from Lat. *clavis*. Notice.—Fermer à clé, to lock; Enfermer à clé, to lock in.

89 5—N'en déplaise à votre majesté: With all due deference to your Majesty. Notice.—Qu'il ne vous en déplaise, do not let that make you angry.

> Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
> Votre conduite, en tout, est tout à-fait mauvaise.
> —Molière, Tartuffe i. (See Hachette's Edition with Notes.)

89 6—Il n'a déjà été que trop question de lui: People have only taken too much notice of him already.

90 13—Il y va de ses jours: His life is at stake (they may take his life).

Scene III.

92 10—A plusieurs reprises: Several times.

92 18—Obstination ou générosité. These words do not take any articles, because they are used adjectively, simply modifying the action expressed by "garder le silence," which is obstinate or generous.

Page 93 *line* 12—Que doivent se traduire les crimes d'état: That State criminals are to be indicted. Traduire, from Lat. *traducere*, to transfer. Notice.—Do not confound *traduire* with *to traduce*, to expose to public scorn, *traducere per ora hominum*. *Cf.* *traduire*, to translate, *conduire*, *produire*, *réduire*, etc.

Scene IV.

93 ... Plusieurs papiers qu'il tient *encore*: Several *other* papers in his hand. Notice.—Encore une fois, once more; Il pourra vivre encore dix ans, he may live ten years longer; Où irons-nous encore, where else shall we go; Vous ferez ceci et cela, you must do this and that; Quoi encore? what else?

94 7—L'arrêt: The sentence, judgment. Do not confound *arrêt* with *arrestation* (the *s* is sounded.) Notice.—Etre en état d'arrestation, to be under arrest; Mettre une personne en arrestation, to take, or give, a person in charge.

94 13—Sur le bruit seul: On the mere rumour.

Scene V.

95 15—User de votre influence: To use your influence. Notice.—User *de* quelquechose, to use, or make use of, a thing; User quelquechose, to wear out a thing; Ce drap est d'un bon user, this cloth wears well; On use beaucoup de charbon dans cette maison, they consume a great deal of coals in this house. User, from Low Lat. *usare*, derived from *usus*, p. p. of *uti*. (A derivative of *usare* is *usinare*, to have the use of, in several Mediæval Latin documents, whence verbal substantive *usina*, which signifies use of water-power, in an eleventh-century text; whence it comes to mean later, any factory driven by water; then a factory, *une usine*, generally.) Brachet Etym. Dict.

95 17—Qu'il ne s'en prenne qu'à lui . . .: They must not lay the blame on anybody but themselves . . .

95 23—Rien ne saurait nous intimider: Nothing can possibly . . . Notice that *savoir* in the sense of *pouvoir* is in the conditional only, and with the signification of the present tense.

Page 95 *line* 25—Faire grâce : To pardon. Notice.—Faites-moi la grâce de lui écrire, do me the favour to write to him ; Il m'aurait fait grâce des trois quarts de son histoire s'il eût supprimé les circonstances inutiles, he would have spared me three-fourths of his history had he suppressed all the trivial circumstances ; J'ai réussi, grâce à vous, I succeeded, thanks to you.

96 2—Il n'y manque que votre signature : Your signature alone is wanting. Notice manquer *de* and manquer *à* before an infinitive. Il a manqué à remplir ses devoirs, he failed to fulfil his duties ; Je ne manquerai pas d'écrire, I shall not fail (forget, omit) to write ; J'ai manqué de tomber, I was very near falling.

96 8—Ravir à : To take away from, to deprive. Italian *rapire*, from Lat. *rapere*. Ravir means also to enrapture. Notice.—J'étais dans le ravissement, I was in raptures ; Elle chante à ravir, she sings delightfully, to admiration.

96 15—Tout haut : Openly.

97 11—Il n'y a pas de quoi : There is no reason for it (don't mention it). *See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," chap. ii., phrase 80.

Scene VI.

98 10—A propos : Seasonably. Propos, a thing said in conversation, talk, purpose. From Lat. *propositum* (*pro*, forward, *positus*, put, placed). Notice.—Changeons de propos, let us talk of something else ; Il dit que vous avez tenu des propos sur sa conduite, he says you have been making remarks on his conduct ; A propos de ce que vous dites, je me souviens que . . ., your telling me that puts me in mind that . . . ; Il s'est fâché à propos de rien, he was angry for nothing at all.

98 10—C'est une pierre d'attente : It is a stepping-stone. Properly speaking a coin-stone, left projecting to attach an additional building to (technically, a *toothing*). Attente, expectation, from attendre, to expect, wait for.

98 12—A l'abri de : Safe from, free from. Abri, shelter. Notice.—Il va pleuvoir, mettons-nous à l'abri, it is going to rain, let us go under shelter. C'est un lieu extrêmement découvert, où il n'y a point d'abri, it is an extremely open place, where there is no shelter.

Page 99 *line* 12—En attendant le procès qu'on doit vous intenter : Until they institute proceedings against you.

99 21—J'ai de quoi : I have the means (wherewith, whereby).

99 25—Il tenait tant à : He was so anxious to. Notice. —S'il ne tient qu'à cela, if that is all ; qu'à cela ne tienne ! never mind ! *See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," ch. ii., phrase 82.

100 11—Moi . . . Y pensez-vous ? I (mine). . . . How can you think so ? Notice.—Moi, used alone as an answer, may be a subject or direct object, and generally holds the place of a whole phrase. Ex. : Je partirai demain, et vous ? Moi (*for* je partirai), la semaine prochaine ; Qui a-t-on choisi ? moi (*for* on m'a choisi).

100 14—A lui seul ? By himself, alone ?

100 15—Il l'a bien fait hier : He did it yesterday. Bien is redundant in this phrase as in the following :— Je voudrais bien voir cela, I should like to see that ; je le veux bien, willingly, I have no objection ; dites bien à votre frère, tell your brother, mind you tell your brother ; je me soucie bien de cela ! I care very little for that, indeed !

101 13—Se prononce toujours pour : Always declares himself in favour of.

101 25—Il ne s'agit pas de moi . . . mais de vous : I am not the person who is in question . . . you are.

101 26—Qu'est-ce à dire : What does that mean ?

102 10—Tombé en enfance : Become childish, fallen into dotage.

Scene VIII.

103 15—Ça ne fera pas mal : It will be a good thing ! (fam. It won't hurt, I am rather glad.)

103 17—Je ne sais auquel entendre : I do not know whom to listen to.

Scene IX.

104 18—A l'impossible nul n'est tenu : There is no doing impossibilities.

104 22—Traban : A soldier armed with a halberd. Some say this word comes from the German *traben*, to trot, run. Littré thinks it may come from *trabe* (Lat. *trabes*), a staff of a banner.

Page 105 *line* 1—Ça n'a pas de nom ! There is no name bad enough for such proceedings.

105 2—C'est d'un arbitraire ! I never heard of anything so arbitrary. Notice.—Il est d'une paresse ! . . . I never knew anybody so idle. It means that the arbitrariness and the idleness are such that we cannot find a name to qualify them properly.

105 7—Nous y sommes : We are in danger. Y, Lat. *ibi*, refers to danger. See the Etymological Vocabulary in this book.

105 20—Prendre un parti : To take a resolution, make up one's mind. Notice.—Prendre le parti de quelqu'un, to take anyone's part ; Prendre la part de quelqu'un, to take anyone's share. Look for the different significations of *parti*, *partie*, and *part*.

Scene XI.

108 15—Nous sommes du même bord : We belong to the same party (we are on the same tack). This is a familiar expression, like Il est seul de son bord, he is the only one who thinks so.

109 3—Comment il se fait : How it is. Notice.—Je ne sais pas comment cela s'est fait, I do not know how it happened ; Comment faire ? what's to be done.

110 22—Pesez : Consider ; from Lat. *pensare*, to weigh, which has also formed *penser*, to think. The English, to ponder, comes from Lat. *ponderare*.

112 11—Dans les vingt-quatre heures : Within twenty-four hours.

112 20—Il ne tient qu'à vous que . . . deviennent . . . : It will only be your fault if . . . do not become . . . or, you may, if you like, turn these proofs of your treachery into . . .

ACT V.

114 — Croisée : Window. Past participle of croiser, to cross, derived from croix, Lat. *crucem*. *Croisée* was primitively *fenêtre croisée*, that is to say divided into four compartments by mullion and transom.

Scene I.

Page 114 *line* 1—Comment cela va-t-il? How do you feel? Notice.—Comment vous portez-vous? how do you do? Comment se porte-t-il? (sound *te* distinctly), how is he? Comment allez-vous how are you?

114 5—Vous alliez vous trouver mal : You were going to faint. Notice.—Si vous vous trouvez mal ici, allez ailleurs, if you are uncomfortable here, go somewhere else ; Ne faites pas cela. vous vous en trouveriez mal, don't you do that, you would be the worse for it.

115 1—Ne fallait-il pas donner à penser? Were we to give people reason to think . . . ?

115 18—En habile homme : Like a clever man (ironical).

115 20—Tout le monde n'agit pas ainsi : It is not everybody that would do that.

115 21—Il a toujours tenu à se singulariser : He always was anxious to make himself singular.

116 15—C'était plus fort que moi : I could not help it (it was too much for me).

116 29—Il faut un exemple . . . : We must make an example . . . Notice.—Il faut de l'encre pour écrire, we must have ink to write with ; Il faut deux heures pour y aller, it takes two hours to go there. *See* Hachette's "Formes Idiomatiques Comparées," ch. ii., phrase 67.

117 5—Que voulez-vous : How could I help it? (what would you have me do?)

Scene III.

118 17—Mille pardons : I beg your pardon a thousand times. Notice.—*Mille* is frequently used emphatically in French. Mon frère m'a chargé de vous faire mille amitiés, my brother sends you his kindest regards ; Il s'est donné mille peines pour nous rendre service, he took the greatest trouble to assist us ; Un point fait à temps en sauve mille, a stitch in time saves nine.

119 10—Son arrêt lui avait été signifié : He had received notice of the sentence.

120 15—Au point de jour : At day-break. Notice.—Le point du jour is the exact time when the light begins to appear (à poindre, Lat. *pungere*). La pointe du jour is said of the first hours of daylight ; consequently we may say la petite pointe, but not le petit point, du jour.

Scene V.

Page 122 ... Il *lui* prend la lettre des mains : He takes the letter from *her* hands. Notice the usage of the objective personal pronoun in this phrase and the following :—Il me prend envie de lui écrire, I have a great mind to write to him. L'idée leur a pris d'aller à la campagne, the idea of going in the country came into their head (they took it into their head to . . .)

122 *line* 26—Ne vous troublez pas ainsi : Do not look so disconcerted. Notice.—Do not trouble yourself, ne vous dérangez pas ; do not take the trouble, ne prenez pas la peine.

123 22—Éprise : Enamoured, in love with. *Cf.* I was quite taken with them, ils m'ont beaucoup plu.

123 24—En butte aux traits de : Exposed to the shafts of. Butte : A butt, rising ground, knoll. Old Fr. *bute*, feminine form of *but*, aim, mark, from *buter*, to strike, in Old Fr. Butte and but had the same primitive meaning, as is seen in the phrase *être en butte à—servir de but à*. *Le but*, the butt, being usually placed on a rising knoll, the word presently came to be used for the knoll itself. There are in Paris two hills called La Butte Montmartre and La Butte Chaumont.

124 22—Roulement funèbre : Funeral roll of the drums.

124 25—Il marche au supplice : He is marched to the place of execution. Supplice, Lat. *supplicium*, properly an offering, a prayer, from *supplicare*, supplier, to supplicate ; corporal punishment was so called because when a Roman citizen was going to be put to death the *rex sacrorum* consecrated the culprit to the gods by the means of a prayer and a sacrifice in order to absolve the Roman people of the consequences of bloodshed.

124 27—Déraison : Infatuation.

125 19—Qu'ai-je à ménager maintenant ? : Wherefore should I keep any measures now ? (what should stop me now ?)

Scene VI.

126 19—Parlez donc : Speak, do. Notice.—*Donc* coming after a verb in the imperative serves to render a question or an injunction more pressing. Venez donc ; écrivez donc ; faites donc ce que je vous dis.

Scene VII.

Page 127 *line* 1—Est-ce que je sais?: How could I know?

127 8—Menuet: Minuet. A kind of dance, so called from the *pas menus*, small steps, which were made while dancing it. Menu from Lat. *minutus*.

128 8—Attroupement : Mob.

128 9—Tout en émoi : Very anxious. (Fam. All in a flutter).

Scene VIII.

128 ... Les couchant en joue : Taking aim at them. Coucher, Lat. *collocare*, to lay the gun against the cheek, la joue.

128 25—On ne s'en va pas ainsi : You must not go away like that.

130 17—Sans que cela paraisse : Though it does not show.

130 20—Rixdale, a rix-dollar : A silver coin. Etym. German *Reichsthaler*, from *Reich*, empire, and *Thaler*, dollar.

131 2—En revanche : In return. Notice.—Prendre sa revanche : To retaliate.

131 27—La belle avance : That's a great move for me, indeed ! *Cf.* A quoi cela vous avancera-t-il? what will you gain by it ?

132 4—Aussi il me le paiera : And so he shall pay for it.

132 24—Faites donc des conspirations ! : Now, do form conspiracies ! (you see what is to be gained.)

133 1—C'est dit : Let us say no more about it (it is agreed).

ETYMOLOGICAL VOCABULARY.

WORDS OF FREQUENT OCCURRENCE IN THE TEXT, AND THE ETYMOLOGY OF WHICH IT IS PARTICULARLY USEFUL TO KNOW.

THE process of investigation by which the following etymologies have been ascertained can be found in Littré's "Dictionnaire de la Langue Française," or Brachet's Etymological Dictionary," English edition, by G. W. Kitchin, M.A.

AILLEURS, *adv.*, elsewhere; from Lat. *aliorsum*, for *alioversum* from *alius*, other, and *versus*, turned. Derivative, d'ailleurs besides.

AINSI, *adv.*, so, thus; Old French *ensi*, farther back *insi;* from Lat. *in-sic*. *Cf.* AUSSI.

ALORS, *adv.*, then; from à, preposition, and lors. *See* lors and or.

APRÈS, *prep.* and *adv.*, after; from à, preposition, and près. *See* PRÈS.

ASSEZ, *adv.*, enough; from Lat. *adsatis*. Assez at first meant "much," and was placed after the substantive. In this word *ds* is assimilated to *ss*. *Cf.* AUSSI.

AUCUN, *adj.*, any, anyone, someone; from Lat. *aliquis* and *unus*. In Old French *aliquis* became alque, with the signification of *aliqui*. *Aucun* becomes negative when accompanied by *ne*.

AUJOURD'HUI, *adv.*, to-day, in Old French written *au jour d'hui*, is a pleonasm, literally meaning "on the day of to-day." Hui is Lat. *hodie*. *See* JOUR.

AUPARAVANT, *adv.*, before; from au, par, and avant. The article *au* was not attached to this word before the fifteenth century; Old French said *par-avant*. *See* AVANT.

AUPRÈS, *adv.*, and *prep.* with de; from au and près. *See* PRÈS.

AUSSI, *adv.*, also, likewise. Old French *alsi*, from Lat. *aliud sic;* *ds* is assimilated to *ss*. *See* ASSEZ.

AVANT, *prep.*, before, *adv.*, far, forward; from Lat. *abante*, a form found in a few inscriptions of the Empire. The Lat. *b* becomes *v*. *Cf.* habere, avoir, to have, etc. Derivative, avantage.

AVEC, *prep.*, with; formerly *aveuc*, originally *avoc*, from a barbarous Lat. *abhoc*, which is a transformation of the expression *apud hoc*, literally "with this," *apud* having the signification of *cum* in several Merovingian and Carolingian documents. This derivation is demonstrated by the Old French *peroec*, for this (*per hoc*) senoec, without this (*sine hoc*).

BEAUCOUP, *adv.*, much; from *beau* and *coup*, a blow. The Old French phrase was more often *grant coup* than beaucoup. This sense of *grand* is to be seen in other phrases, as *un beau mangeur*, a great eater.

CAR, *conj.*, for, because; from Lat. *quare*. In Old French *car* kept its etymological sense; in the thirteenth century men said, *Je ne sais ni car ni comment*, where they would now say, *Je ne sais ni pourquoi ni comment.*

CE, *dem. adj.*, this. Old French *ço*, originally *iço*, from Lat. *ecce-hoc; iço* was afterwards reduced to *ço*, whence modern French *ce.*

CET, *dem. adj.*, this. Old French *icist*, later *cist*, from Lat. *ecciste; cist* became *cest*, whence the modern French *cet.*

CEUX, *pron.*, these. Old French *iceux*, from Lat. *ecçillos;* iceux finally was reduced to *ceux.*

CHACUN, *distrib. pro.*, each one; Old French, *chascun*, *chasqun*, from Lat. *quisque unus*. The change of *c* into *ch* before *a*, of which there is not a trace in Merovingian Latin, was produced early in French.

CHEZ, *prep.*, at the house of; from Lat. *casa*. Chez was in very old French a substantive, meaning a house; the phrase *de chez* in "Je viens de chez vous" bears witness by its form that the word was originally a subst.

COMBIEN, *adv.*, how many; from *com* (= to what point), old form of *comme* and *bien.*

COMME, *adv.*, how, as; from Lat. *quomodo.*

COMMENT, *adv.*, why, how; composed of *comme* and *ent*, which is from Lat. *inde.*

DANS, *prep.*, in; Old French *dens*, contracted from *de* and *ens;* Lat. *intus.*

DEHORS, *adv.*, outside, without; *subst.*, exterior, appearance; from *de* and *hors*, formerly *fors*, from Lat. *foras.*

DÉJÀ, *adv.*, already; Old French *desjà*, from *dès*—(*See* lower)—and *jà*, *adv.*, already, from Lat. *jam.*

DEMAIN, *adv.*, to-morrow; from Lat. *de* and *mane*, morning.

DEPUIS, *prep.* and *adv.*, since; from *de* and *puis*. (*See* PUIS.)

DERRIÈRE, *prep.* and *adv.*, behind; from Lat. *de retro*, which became in Old French *rière* (as *petra* produced *pierre*): arrière, *ad retro; dr* became *rr* by assimilation. *Cf.* ASSEZ.

DÈS, *prep.*, from; from Lat. *deipso*—sc. *tempore*. *De-ipso*, contracted into *d'ipso*, becomes *dès*, according to Brachet.
—— From Lat. *de-ex*, a double preposition, like *dans*, which represents *de-intus*, according to Littré.
DÉSORMAIS, *adv.*, henceforth; Old French *dès ore mais;* ore is from Lat. *hora*, mais from Lat. *magis;* properly, from this hour forward. Similarly *dorénavant*, which was in Old French *d'ore en avant*.
DEVANT, *prep.* and *adv.*, before, in front. Composed of *de* and *avant*. Derivative, devancer, to anticipate.
DIMANCHE, *subst.*, Sunday; Old French *diemenche*, from Lat. *dies-dominica*, the Lord's Day.
DONC, *adv.*, then. Aphæresis of Old French *adonc*, from Lat. *ad-tunc*, according to Brachet.
—— From Lat. *de-unquam;* Ital. *dunque*, according to Littré.
DONT, *adv.*, then; *pron.*, whom, whence; Old French *d'ond*, from Lat. *de-unde*.

EN, *adv.*, then; *pron.* of him, her, &c.; formerly *ent*, originally *int*, from Lat. *inde*, which had in popular Latin the sense of *ex illo*, *ab illo*.
ENCORE, *adv.*, again; formerly *ancore*, from Lat. *hanc horam*.
EUX, *pers pron. m. pl.*, they, them; formerly *eus*, originally *els*, from Lat. *illos*.

FOIS, *subst.*, time; from Lat. *vices*. *Cf.* Pro hac vice, pour cette fois.

GUÈRE, *adv.*, little, but little, not very. The word means "much" in Old French: "S'il eut guère vécu, il eust conquis toute l'Italie," says a 14th cent. chronicle. Guère is of German origin.

HIER, *adv.*, yesterday; from Lat. *heri*.
HORS, *prep.*, out; formerly *fors*, from Lat. *foris*. Derivative, hormis, except.

ICI, *adv.*, here; from Lat. *ecce-hic;* whence the adv. *ci:* ce livre-ci.

JAMAIS, *adv.*, ever; from *jà* and *mais*, with the sense of *magis*, more.
JE, *pers. pron.*, I; in the 11th cent. *jo*, in 9th cent. *io* and *eo*, from Lat. *ego*. About the middle of the 12th cent. *jo* was weakened into *je*, just as the Old French forms *ço*, *lo*, are softened into *ce*, *le*.
JOUR, *subst.*, a day; formerly *jor*, originally *jorn*, Italian *giorno*, from Lat. *diurnus*, properly diurnal, daily, then in Low Latin the length of time called a day. *Jornus* is found for *diurnus*, in Carolingian documents.

JUSQUE, *prep.*, as far as, until; from Lat. *de usque*, which became *diusque*; whence jusque by consonification of *di* into *j*. *See* JOUR.

LA, *adv.*, there; from Lat. *illac.*

LEUR, *adj.*, their; from Lat. *illorum*. *Leur*, representing *illorum*, was always invariable; it was in the 15th and 16th centuries that it began to take *s* in the plural. Leur, pers. pron., has the same etymology.

LORS, *adv.*, then; formerly *lores*, originally *l'ores*; from Lat. *hora*, with agglutination of the article. Derivative, lorsque, when.

MAINTENANT, *adv.*, now; present participle of maintenir, to maintain, taken adverbially: "while holding in hand."

MAIS, *conj.*, but; from Lat. *magis*. The original sense of "more" is still seen in the phrase Je n'en peux mais, I cannot do any more; (I cannot help it).

MALGRÉ, *prep.*, in spite of; from *mal* and *gré*, Lat. *gratum.*

MATIN, *subst.*, morning; from Lat. *matutinum.*

MEILLEUR, *adj.*, better; from Lat. *meliorem.*

MÊME, *adj.*, same; formerly *mesme*, originally *medisme*. Italian *medesimo*, from Lat. *metipsimus*, contracted from *metipsissimus.*

MIEUX, *adv.*, better; formerly *mieus*, originally *miels*, from Lat. *melius.*

MOINDRE, *adj.*, less, least; formerly *mendre*, from Lat. *minor.*

MOINS, *adv.*, less, lacking; from Lat. *minus.*

ŒIL, *subst.*, an eye; formerly *oil*, from Lat. *oculus*, by regular contraction to oc'lus, found in popular Latin. *Oil* became *œuil*, then *œil*. *See* YEUX.

OU, *conj.*, or; Italian *o*, from Lat. *aut.*

Où, *adv.*, where; formerly *u*; Italian *ove*, from Lat. *ubi.*

OUI, *adv.*, yes; formerly *oïl*, from Lat. *hoc illud*. From Lat. *hoc* comes Old French form *o*, in the thirteenth century. "Ne dire ni o ni non=Ne dire ni oui ni non." Just as *hoc* became *o*, so the compound *hoc illud* (it is that same thing) became *oïl*. This form had answering to it the form *nennil* (*non illud*); and just as *nennil* lost *l*, and became *nenni* in Modern French, so *oïl* became *oï*, whence *oui.*

OR, *conj.*, now; formerly *ore* (properly, at this hour), from Lat. *hora*. Derivatives, lors, alors, encore, désormais, dorénavant.

PAREIL, *adj.*, alike; from Lat. *pariculus*, derived from *par*. *Pariculus* is found in very ancient mediæval Latin documents.

PAS, *adv.*, is the same as *pas*, subst., a pace; from Lat. *passus*, *Pas* is used as an adverb to strengthen the negation. It has the full force of the negative before a noun, an adjective, an adverb, etc.

PEU, *adv.*, little ; Italian *poco*, from Lat. *paucus*.
PIRE, *adj.*, worse ; from Lat. *pejor*.
PIS, *adv.*, worse ; from Lat. *pejus*.
PLUSIEURS, *adj. pl.*, several ; from Lat. *pluriores*, derived from *plures*.
POINT, *adv.*, is the same as *point*, subst., a point ; from Lat. *punctum*. Point is used as an adverb to strengthen the negation. *See* PAS.
PRÈS, *prep.*, near ; Italian *presso*, from Lat. *pressus*, properly pressed close, hence near. Derivatives, après, presque.
PUIS, *adv.*, afterwards ; from Lat. *post*. Derivatives, puisque, depuis.

QUAND, *adv.*, when ; *conj.*, though ; from Lat. *quando*.
QUANT, *adv.*, respecting ; from Lat. *quantum*.
QUE, *rel. pron.*, whom, that ; from Lat. *quem*.
——— *conj.*, that ; from Lat. *quod*. Also from Lat. *quam*, in the the connection *plus . . . que*, which is Lat. *plus . . . quam*.

RIEN, *subst.*, a thing (etymological sense) ; from Lat. *rem*. When joined with a negative it means "no thing," (*nihil*), just as ne . . . personne=*nemo*. People having become accustomed to take this substantive with *ne* so as to form a negative expression, *rien* took the meaning of "nothing," when used by itself, as, for instance, in the phrase, "On m'a donné cela pour rien," I had that for nothing ; I had not to pay for that. By this account of the sense of *rien* we may explain the passage of Molière in which it is at once negative and positive :—

> Dans le siècle où nous sommes,
> On ne donne rien pour rien.
> —Ecole des Femmes, ii., 2.

SANS, *prep.*, without ; formerly *sens*, from Lat. *sine*.
SEMAINE, *subst.*, a week ; in the 13th cent. *sepmaine ;* Italian *settimana*, from Lat. *septimana* (found in the Theodosian Code).
SI, *adv.*, so ; from Lat. *sic*. Derivatives, ainsi, aussi.
SOUS, *prep.*, under ; formerly *sos*, Italian *sotto*, from Lat. *subtus*.
SOUVENT, *adv.*, often ; Italian *sovente*, from Lat. *subinde*, found in Pliny, x., 34.
SUR, *prep.*, on, upon ; from Lat. *super*.
SÛR, *adj.*, sure ; formerly *seur*, originally seür, from Lat. *securus*.

TRÈS, *adv.*, very; from Lat. *trans—lit.*, beyond ; then, later, "very."

Y, *adv.*, there. Old French *i*, originally *iv*, Italian *ivi*, from Lat. *ibi*. In Merovingian Latin *ibi* takes the sense of *illi*, *illis*.

YEUX, *subst.*, plural of œil, eyes, is formed thus :—Old French *euil* became *ieuil*, then *ieul*, which being in the plural *ieuls* became *ieus* by losing *l* (*cf.* illos, *eux*) ; *ieus*, also written *yeus*, became *yeux* by s=x.

Londres: Imprimerie RANKEN ET CIE., Drury House, St. Mary-le-Strand, W.C.

1 vol., small 8vo, full cloth, price 2s.

CLASS-BOOK OF COMPARATIVE IDIOMS.

ENGLISH PART.

(English sentences for translation into French.)

By JULES BUÉ, Honorary M.A. of Oxford; Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations from 1858, &c.; and W. COLLETT SANDARS, Taylorian Exhibitioner, Oxford.

---

1 vol., small 8vo, full cloth, price 2s.

EXERCICES SUR LES FORMES IDIOMATIQUES COMPARÉES.

FRENCH PART.

(French sentences for translation into English.)

Par JULES BUÉ, Maître-ès-Arts Honoraire de l'Université d'Oxford.

"Class-Book of Comparative Idioms, English-French," and "Exercices sur les Formes Idiomatiques Comparées" (Hachette & Cie.), are intended respectively for the use of the English and French pupils, and are a great improvement upon the old-fashioned conversation books which have tried the patience of generations of students. The idiomatic expressions in which the French and English languages abound are freely introduced into the dialogues, and the student has thus the opportunity of becoming easily acquainted with the principal points of difference between the two tongues.—*Public Opinion*, June 7, 1873.

"Class-Book of Comparative Idioms. By Jules Bué, Hon. M.A. Oxford; Taylorian Teacher of French, Oxford; and W. Collett Sandars, Taylorian Exhibitioner, Oxford." Hachette & Cie. 2 vols. As a means for perfecting one's acquaintance with the idiomatic peculiarities both of English and French, and the difference of construction between them, the above volumes are the very best that could possibly be contrived. The rules are so simply stated that a mere child will easily comprehend them, and by fixing them, no less than the idioms themselves, in the memory, become thoroughly *au fait* as to conversation.—*Bell's Weekly Messenger*, June 14, 1873.

The "Class-Book of Comparative Idioms" recently issued by Messrs. Hachette is intended to supersede the ordinary dialogues which are so extensively used in schools at the present day. The French phrases and their English equivalents being printed in separate volumes, the reader will be able to employ with great advantage the materials thus placed within his reach, either for *viva voce* instruction or as subjects for written translations; and particular care has been taken to exclude obsolete, unusual, or slang expressions.—*Saturday Review*, June 7, 1873.

Messrs. Hachette & Co. have received from a very distinguished French professor the following letter in reference to the above volumes:—

> "Mille remerciements du livre de Mons. Bué. J'y ai puisé d'excellents conseils et je lui applaudis, parce que c'est ainsi que j'ai toujours compris que l'on doit s'y prendre pour enseigner.—
>
> "Puissent ceux qui liront ce petit livre en comprendre toute la portée!"

HACHETTE & Co.

FRENCH

PUBLISHERS AND BOOKSELLERS.

London: 18, King William Street, Strand, W.C.

Paris: 79, Boulevard St. Germain.

CATALOGUE RAISONNÉ

OF A NEW

FRENCH EDUCATIONAL COURSE.

The study of modern languages has during the last few years entered upon a new stage of development in English Schools, and been thoroughly revolutionised by the progress of modern science. The natural consequence of this movement was at once to supersede the time-honoured grammars of Hamel, Lévizac, Wanostrocht, &c.; even Noël and Chapsal had to relinquish their claims, and a general demand sprang up for new educational works, in connection with the teaching, more particularly, of French. It is for the purpose of meeting this desideratum that Messrs. Hachette have issued the series of works, the list of which is appended, and which, taking the pupils from the nursery, lead them gradually on till they are qualified to compete for scholarships and exhibitions at the Universities.

SECTION I.

GRAMMARS AND EXERCISE BOOKS.

HACHETTE'S FRENCH PRIMER, with numerous Illustrations. Edited by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, Esq., of Harrow.

HACHETTE'S FIRST FRENCH BOOK. An Introduction to French Grammar. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, Esq., of Harrow. [*In preparation.*

THE CHARTERHOUSE FIRST BOOK OF FRENCH COMPOSITION. Materials for translating English into French, for Elementary Classes. By A. ROULIER, B.A., French Master at Charterhouse. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 1s. 6d.

The author has in a most admirable manner drawn up for the first time a manual which will become indispensable to all French students. The difficulties which foreigners have to contend with in translating English into French are too well known, but in a sure and systematic way the students will overcome them, and make themselves thoroughly acquainted with the rules of French compositlon. A similar work has been hitherto a great want, and it is hoped that it will be rightly appreciated.

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S FRENCH COMPOSITION. Vol. I., Elementary. [*In preparation.*

———————— Vol. II., Advanced. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, Esq., of Harrow. [*In preparation.*

CLASS-BOOK OF COMPARATIVE IDIOMS. English Part. By JULES BUÉ, Esq., Honorary M.A. of Oxford; Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations from 1858; and W. COLLET SANDARS Taylorian Exhibitioner, Oxford. 1 vol., small 8vo, cloth, 2s.

CLASS-BOOK OF COMPARATIVE IDIOMS. French Part. Exercices sur les Formes Idiomatiques Comparées. 1 vol., small 8vo, cloth, 2s.

THE PHILOLOGY OF THE FRENCH LANGUAGE. By A. L. MEISSNER, Ph.D., Professor of Modern Languages in the Queen's University in Ireland. New and cheaper edition of the Author's Palæstra Gallica. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 3s.

HALF HOURS OF FRENCH TRANSLATION; or, Extracts from the best English Authors, to be rendered into French; and also passages translated from contemporary French Writers to be re-translated. Arranged progressively, with idiomatic notes. By ALPHONSE MARIETTE, Professor and Examiner of the French Language and Literature at King's College and Queen's College, London. Sixth Edition. 1 vol., small 8vo, 392 pages, cloth, price 4s. 6d.

KEY TO THE SAME. 1 Vol., small 8vo., 310 pages, cloth, 6s.

THE PUBLIC SCHOOL ELEMENTARY FRENCH GRAMMAR, with Exercises. By A. Brachet, Lauréat de l'Académie Française, and adapted for English Schools by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, B.A.

THE PUBLIC SCHOOL ADVANCED FRENCH GRAMMAR. Giving the latest Results of Modern Philology.

Vol. I., Part 1, Accidence.
,, II., ,, 2, Exercises on the Accidence.
Vol. I., Part 1, Syntax.
,, II., ,, 2, Exercises on the Syntax.

By A. BRACHET,

Lauréat de l'Institut de France, and adapted for English Schools by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, B.A.

The present work cannot fail to be generally adopted for pupils who, having already a sufficient knowledge of Greek and Latin, are able to begin the study of French through the medium of comparative grammar.

Departing from the old routine of putting before children a mere series of rules of an apparently arbitrary character, and which can neither be explained nor justified, M. Brachet shows that historical philology accounts for every grammatical fact, whether rule or exception, and that even linguistic *bizarreries*, as we would deem them, have their *raison d'être*, if we only trace up modern French to its origins.

HACHETTE'S MODERN DIALOGUES.

At 1s. 6d. per Volume.

NEW FAMILIAR AND PROGRESSIVE ENGLISH AND FRENCH Dialogues. By Richard and Quétin; with Dialogues on Railway and Steamboat, Travelling, and a Comparative Table of Monies and Measures. New edition, carefully revised by the Rev. P. H. Ernest Brette, B.D., Head Master of the French School, Christ's Hospital, London; and Gustave Masson, B.A., Assistant Master of Harrow School, Past and Present Examiners in the University of London. Price 1s. 6d.

"Messrs. Brette and Masson have issued a carefully-revised edition of Richard and Quétin's familiar and progressive English and French Dialogues. In its improved shape the little work cannot fail to prove extremely useful."—*School Board Chronicle*, July 1, 1871.

(*Adopted by the School Board for London.*)

ENGLISH AND GERMAN. New edition, Revised, Corrected, and Augmented. With a Comparative Table of the New Monies and Measures. By Richard and Kaub.

(*Adopted by the School Board for London.*)

ENGLISH AND SPANISH. By Richard and Laran. New edition, Revised, Corrected, and Augmented.

The art of correspondence, whether applied to commercial or general purposes, is one which cannot be too early cultivated, and the ever increasing relations between France and England make the two following works an important feature in the present catalogue:—

CLASS BOOK OF FRENCH CORRESPONDENCE.

VOL. I.—COMMERCIAL CORRESPONDENCE. By A. Ragon, French Master at the City of London College. Price 2s.

During Four *successive* Years the pupils of Mons. Ragon, from the City of London College, have obtained the First French Prizes (of £5) from the Society of Arts; and this year his pupils had, out of the 125 Certificates given by the Society, for French, 56 awarded to them, with the 1st and 2nd prizes, and also the 1st prize to Ladies; and none but his pupils had the 7 first-class Commercial Certificates that were granted. In these Examinations the Members of upwards of 180 Institutions in all parts of the Kingdom compete.

VOL. II.—GENERAL CORRESPONDENCE. By H. J. V. de Candole, Ph.D., M A., French Master at Clifton College. 1 vol., small 8vo, cloth. Price 2s.

SECTION II.

HACHETTE'S GRADUATED FRENCH READERS.

HACHETTE'S CHILDREN'S OWN FRENCH BOOK. A Selection of amusing and instructive Stories in Prose, adapted to the use of very young people (5 to 10). Edited by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, Esq., of Harrow. Fourth Edition. 1 vol., small 8vo, 216 pages, cloth, 1s. 6d.

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S FIRST FRENCH READER. Adapted to the use of young people (10 to 15). Fourteenth Edition. 1 vol., small 8vo, 360 pages, cloth, 2s. Edited by the Rev. P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, Esq., of Harrow.

"One of the most popular educational works in this country."—*Weekly Review.*

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S SECOND FRENCH READER. Edited by Henry Tarver, Esq., of Eton College. 1 vol., small 8vo, cloth, price 1s. 6d.

(*Adopted by the School Board for London.*)

HACHETTE'S THIRD FRENCH READER. 1 vol., small 8vo, cloth, 1s. 6d. Edited by B. Buisson, Esq., M.A., first French Master at Charterhouse.

The two first Readers are supplemented by a vocabulary; the two last by elucidatory notes.

SECTION III.

HACHETTE'S
SECOND LIBRARY OF MODERN FRENCH AUTHORS.

VOL. I.—EDMOND ABOUT. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, Esq., of Harrow. Third Edition. 1 vol. small 8vo, cloth, 2s.

The Editors have selected amongst others two of the most charming stories of the eminent Author whom the *Times* styles "the Thackeray of France."

The volume can be put into the hands of every young person, and will be a welcome reading-book for all Schools. In no living French author can the French language be studied to greater advantage.

"The present collection is the best and most amusing ever published in England."—*Bristol Times.*

"The result is a book which we would at once put in the hands of our daughter and bid her study it thoroughly."—*Weekly Review.*

"There can be no hesitation in earnestly recommending the immediate adoption of this book in every collegiate institution and public school throughout the country."—*Bell's Weekly Messenger.*

"The work can hardly be too highly commended for its interest, instructiveness, and cheapness."—*Athenæum.*

VOL. II.—PAUL LACOMBE. Petite Histoire du Peuple Français. With Grammatical and Explanatory Notes by JULES BUÉ, Esq., Honorary M.A. Oxford. 1 vol., small 8vo. Fourth Edition. Price 2s.

(Text-book for the Oxford Local Examinations, 1873-74.)

VOL. III.—TÖPFFER. Edited by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., and GUSTAVE MASSON, Esq., of Harrow.

CONTENTS:

Histoire de Charles. Histoire de Jules.

1 vol. small 8vo. 112 pages, boards, 1s.

VOL. IV.—MAD. DE WITT, NÉE GUIZOT.—DERRIÈRE LES Haies. One of the most interesting of the well-known "Historical Pictures." Mad. de Witt relates in this story the Vendean War, 1793-94. In interest this book equals the "Conscrit" and "Waterloo," Erckmann-Chatrian's famous Novels. Edited by Mons. PAUL DE BUSSY. 1 vol. small 8vo, cloth. Price 2s.

(Text-book for the Local Examinations in the Queen's University of Ireland.)

VOL. V.—VILLEMAIN, LASCARIS; OU, LES GRECS DU XVE Siècle, Nouvelle Historique, with a Biographical Sketch of the Author, a Selection of Poems on Greece, and Grammatical and Explanatory Notes. By A. DUPUIS, B.A., First French Master at King's College School, London.

(Text-book for the Cambridge Local Examinations, 1875.)

(Other volumes in preparation.)

None of the Stories contained in MESSRS. HACHETTE'S *Readers can be reproduced without the special consent in writing of the Publishers, who own the copyrights.*

CLASS-BOOK OF FRENCH POETRY FOR YOUNG GIRLS. Edited by MADAME DE WITT (née Guizot). 1 vol., small 8vo, 318 pages. Price 2s.

SECTION IV.

HACHFTTE'S FRENCH CLASSICS AND "CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS."

Under the above title, Messrs. Hachette issue a series of the best French plays, belonging to the classical and also to the modern or *romantique* schools. Each dramatic work is carefully annotated and preceded by a critical and biographical introduction. The list will ultimately include, not only the acknowledged masterpieces of Molière, Corneille, and Racine, but choice specimens from the writings of Beaumarchais, Piron, Regnard, Voltaire, Marivaux, etc., etc.

BRUEYS, L'AVOCAT PATELIN. Edited by Gustave Masson, Esq., of Harrow. The appendix to this volume contains several long extracts from the mediæval "Farce de Maistre Pathelin," and will thus prove useful to the students of old French literature.

CORNEILLE, LE CID. By Jules Bué, Esq., of Oxford.

——— CINNA. By Henry Tarver, Esq., of Eton.

——— HORACE. By the Rev. P. H. E. Brette.

——— POLYEUCTE. By Gustave Masson, Esq., of Harrow.

MOLIÈRE, L'AVARE. By Gustave Masson, Esq., of Harrow.

——— LE BOURGEOIS GENTILHOMME. By Francis Tarver, Esq., of Eton.

——— LES FEMMES SAVANTES. By A. Roche, Esq., Director of the eminent Educational Institutes in London.

——— LES FOURBERIES DE SCAPIN. By Mons. de Candole, of Clifton College.

——— LE MALADE IMAGINAIRE. By A. E. Ragon, Esq., City of London College.

——— LE MÉDECIN MALGRÉ LUI. By H. Lallemand, Esq., of Cheltenham College.

——— LE MISANTHROPE. By the Rev. P. H. E. Brette.

——— TARTUFFE. By Jules Bué, Esq., of Oxford.

RACINE, ANDROMAQUE. By Henry Tarver, Esq., of Eton.

——— ATHALIE. By the Rev. P. H. E. Brette.

——— BRITANNICUS. By Gustave Masson, Esq., of Harrow.

——— ESTHER. By A. Roche, Esq.

——— IPHIGÉNIE. By Jules Bué, Esq., of Oxford.

——— LES PLAIDEURS. By Francis Tarver, Esq., of Eton.

Price, per Volume, 6d.; in cloth, 1s.

PIRON, LA MÉTROMANIE. By FRANCIS TARVER, Esq., of Eton. A celebrated critic has said of this piece: "Piron semble avoir écrit LA MÉTROMANIE devant quelque image de Molière, les yeux fixés sur les traits du contemplateur, l'interrogeant sur l'art de créer un caractère." Price 1s.; cloth, 1s. 6d.

(Text-book for the Cambridge Local Examinations.)

SCRIBE, BERTRAND ET RATON; OU, L'ART DE CONSPIRER. By JULES BUÉ, Esq., of Oxford. Cloth, 1s. 6d.

——— LE VERRE D'EAU.

"M. Scribe a su nouer avec trois ou quatre personnages des comédies qui ne languissent pas un seul instant."—*Sainte Beuve.*

THÉODORE LECLERCQ.—PROVERBES DRAMATIQUES.

L'HUMORISTE; ou, Comme on fait son lit on se couche. LA JOURNÉE DIFFICILE; ou, Aide-toi, le ciel t'aidera. With English notes by H. J. BROWNE, Esq., French Master at St. Charles's College, Bayswater.

Excellently adapted for private theatricals.

"Plus d'un proverbe de M. Théodore Leclercq n'est qu'un caractère de La Bruyère développé, étendu, mis en action. L'HUMORISTE, par exemple, est un petit chef d'œuvre de ce genre."—*Sainte Beuve.*

These Two in One Volume.

VICTOR HUGO; HERNANI, OU, L'HONNEUR CASTILLAN. Edited, with a Biographical Introduction and Notes, by GUSTAVE MASSON, B.A., of Harrow.

This is the first attempt made to place in the hands of English students an annotated edition of M. VICTOR HUGO's splendid tragedy.

Two Shilling Volumes.

FABLES DE LA FONTAINE, with Grammatical, Explanatory, and Etymological Notes, by FRANCIS TARVER, Esq., of Eton.

VOLTAIRE, HISTOIRE DE CHARLES XII., avec une Carte de l'Europe centrale, des notes littéraires, et des éclaircissements historiques et géographiques. Adapted for English schools, by GUSTAVE MASSON, Esq., of Harrow.

"Messrs. Hachette are rendering a service to education by publishing this excellent series of French Classics. . . . . . We cannot doubt that the series will meet with a hearty welcome from both teachers and pupils, and give an impulse to the study of the best French writers in this country."—*Athenæum.*

"We have not met with works of the class executed with equal care, system, and intelligence."—*Sunday Times.*

"The names of the editors are a sufficient guarantee of the excellence of these volumes."—*Weekly Review.*

"We call attention to each of these publications for the purpose of showing how admirably they are adapted for the improvement of our young men and women in the acquirement of the French language."—*Bell's Weekly Messenger.*

"Cette collection mérite réellement de trouver dans le public anglais un grand nombre de lecteurs."—*Revue Anglo-Française.*

"These gentlemen have all done their work as might be expected from their acquirement and professional experience."—*The Times,* February 25, 1873.

* * * * * * * * *

PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE, ST. MARY-LE-STRAND.




Shakspear Hotel
Spring Gardens
Buxton.

